

FIGARO ILLUSTRÉ



Dans
les
Blés.

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkidee*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkidee* de Lenthéric.
 Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Rosine Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkidee*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantane* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte*; pour les cheveux, de sa *Lotion*; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, *Tintoret*, *Éillet* et *Orkidee*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES



COOK & Co

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23. RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures. Chapeaux

VÊTEMENTS



Articles de Sports

Articles de Sports

Brasserie de Saint-Germain-en-Laye

CIRIER-PAVARD & C^{IE}

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.



Bière Bock.	l'Hectol. 46 fr.	Caisse de 25 Bouteilles. 16 fr.	Emballage et verres compris.
Bière de Table.	l'Hectol. 30 fr.		

POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémyilly.



TÉLÉPHONE

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]

Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889
GRAND
PRIX



Catalogue illustré Franco
TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

Le Merveilleux Coricide

MARQUE

(RONDELLE-EMPLATRE)

DÉPOSÉ

Infatigable, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Ph^{ie} CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris
HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES, DROGUERIES, ETC.



LOUIS SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER
PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle des rues Lafayette & Laffitte.

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais.

Ayuntamiento de Madrid

TÉLÉPHONE

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1895

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LES LIVRES, par T. G.

SOUVENIRS DE L'ÉCOLE DE MARS, d'après les mémoires de H. LANGLOIS; illustrations en couleurs de H. CHARTIER.

MÉLANCOLIE, musique de CÉLESTIN BERNADOU, paroles de R. LIGHTONE; illustrations en couleurs de PERNELLE.

MURAT, les débuts d'un Roi, par FRÉDÉRIC MASSON, reproductions photographiques de tableaux et de pièces de l'Exposition de la Révolution et de l'Empire.

FEMMES NOMADES, par CHARLES LALLEMAND; illustrations en couleurs de CHARLES LALLEMAND.

GÉNÉRAL MALGRÉ LUI, par TANCRÈDE MARTEL; illustrations de ALBERT GUILLAUME.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

SUR LES QUAIS, 1795, par GEORGES CAIN.

ATTENDANT LA DILIGENCE, par Madame CÉCILE CHENEVIÈRE.

COUVERTURE :

DANS LES BLÉS, par PIERRE OUTIN.



25 juillet.

DÉCIDÉMENT, pour s'amuser, il n'y a que Paris, et pour avoir de l'esprit, du vrai esprit, fin, gouailleur et délicat tout à la fois, il n'y a que le Parisien. Nous en avons bien eu la preuve, en entendant pendant quinze jours les camelots hurler de leur voix harmonieuse, avec des gestes appropriés : *En voulez-vous des-7-homards ? — Oh ! la sale bête !* Et ils vous fourraient sous le nez un papier malpropre où l'on voyait, très mal dessiné et grossièrement colorié, un homard tenu par une demoiselle et saisissant de ses pinces le nez d'un agent de police. Et, naturellement, ce refrain idiot s'est répercuté dans les familles, les ateliers, les bureaux, a pris le train et s'est propagé le long des voies ferrées ; dans quelques semaines, alors que nous fuirons dans les gorges lointaines et élevées nous oxygéner les poumons et nous rephosphorer la cervelle, nous entendrons jaillir d'une source pure ou d'un rocher séculaire l'ignoble mélodie : *En voulez-vous des-7-homards ? — Oh ! la sale bête !* dont Paris sera dégoûté, mais que la province et les campagnes savoureront avec délices pendant de longs mois.

Heureusement, l'esprit parisien ne s'est pas déversé tout entier dans cette ineptie ; il en reste encore, et du meilleur, car, dans le cas présent, il se double d'une pensée touchante et charitable : je veux parler de la tournée entreprise par Eugénie Buffet, Rose Bru et Claudius ; ils s'en vont, misérablement vêtus, chanter dans les cours ; les sous et les pièces blanches qu'ils récoltent sont versés à Séverine, pour ses pauvres ; et Dieu sait si elle en a, la bonne Séverine, étonnante créature qui se refuse à admettre notre organisation sociale, où il est encore possi-

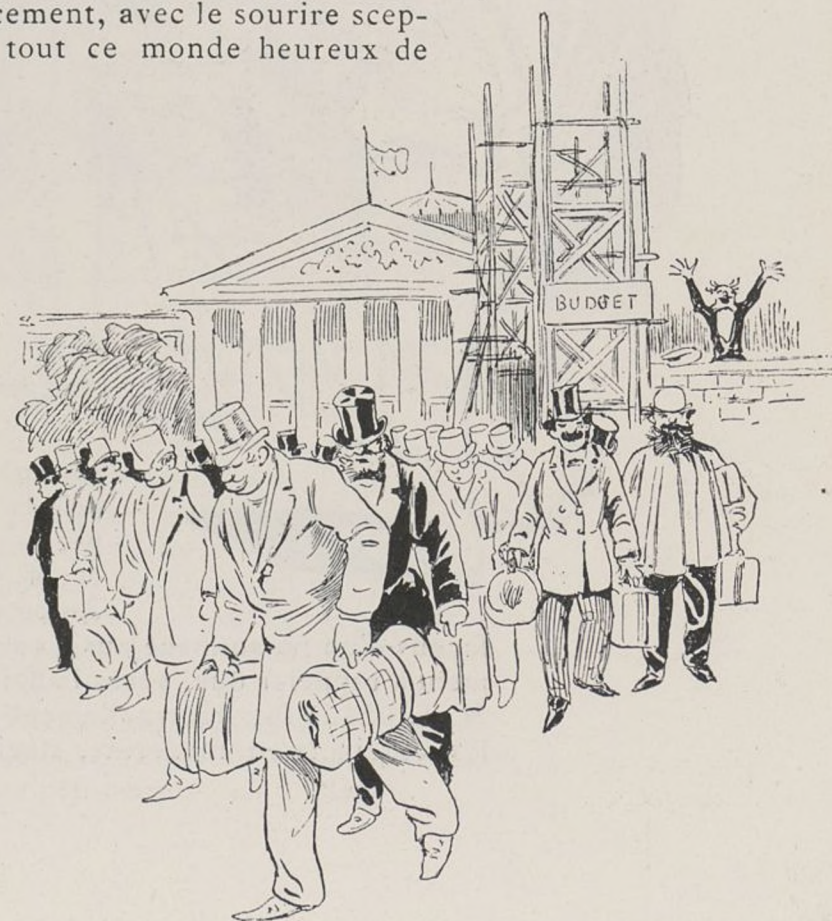
ble que des gens meurent positivement de faim. La bande d'Eugénie Buffet parcourt les quartiers les plus divers ; dans les régions ouvrières elle chante surtout son répertoire sentimental, car le peuple se plait au mode mineur et dolent et aux vers élégiaques qui forment ses peines et ses aspirations. D'autres cantilènes plus gaies sont réservées aux quartiers riches, et la bande parcourt ainsi Paris, narguant les concierges récalcitrants qui, parfois, défendent leurs immeubles mais, comme dit le poète, « traînant tous les cœurs après soi », même ceux des sergots, qui, par exception, se montrent débonnaires et protecteurs.

La série des garden-parties s'est close par une petite fête à l'Elysée, offerte par M., Madame et Mademoiselle Félix Faure au monde officiel. On s'est amusé ferme, paraît-il. Les bons vieux arbres de l'Elysée, qui ont vu se promener la Pompadour,



le financier Beaujon, Murat, Napoléon I^{er}, Alexandre I^{er}, le duc de Berry, le prince Louis-Napoléon, Thiers, Mac-Mahon, puis, dégringolade ! Grévy-Wilson, Carnot, Casimir-Périer — pour celui-ci, combien peu ! — considéraient doucement, avec le sourire sceptique et patriarcal des vieillards, tout ce monde heureux de jouir et de savourer des luxes inespérés. Le président est allé ensuite se reposer dans sa villa du Havre, considérablement agrandie. Après un assez court séjour à Fontainebleau, qui ne saurait se passer de la présence du chef de l'Etat, nous le retrouverons aux grandes manœuvres des Vosges, à cheval, probablement et peut-être même en uniforme. Quel uniforme, me direz-vous, quelles broderies, quel chapeau, quelle épée ? On ne sait rien encore, mais cela s'élabore.

La Chambre vient de se séparer, après une stérile session. Elle laisse inachevés deux budgets et je ne sais combien de lois destinées, pour la plupart, à accroître les impôts. On comprend que nos



députés ne se soient pas pressés de les voter, car en rentrant dans leurs foyers ils se sont retrouvés nez à nez avec leurs électeurs à l'occasion du renouvellement partiel des conseils généraux et d'arrondissement. Trois mille élections environ ont eu lieu le 28 juillet. Un statisticien patient et sagace pourrait établir la quantité de litres de vin et de spiritueux consommés, le chiffre de rames de papier employées en affiches et en bulletins, le nombre de horions échangés au cours des réunions publiques; il pourrait rechercher combien de fois les mots: « voleurs, vendus, panamistes, chéquards, clérical, infâme réactionnaire, ennemi du peuple, assassin de toutes nos libertés! vous en êtes un autre! pas tant que vous! » ont été échangés pendant cette période. Ce se serait une intéressante contribution à l'étude du suffrage universel.

Le Midi s'agite: c'est son état normal; mais en ce moment il est en-

core plus agité que de coutume, par la grande question des courses de taureaux et de la mise à mort. C'est la lutte de la moitié de la France contre la Société protectrice des animaux. Cette estimable institution ne s'était guère occupée jusqu'à présent que de récompenser les vieilles demoiselles qui recueillent les chats errants et hospitalisent les chiens galeux; elle laissait tranquillement les charretiers assommer leurs chevaux, les bouchers martyriser leurs bestiaux, les marchands d'oiseaux crever les yeux de leurs passereaux pour

les transformer en oiseaux savants: un beau jour, elle s'est attendrie sur le sort des taureaux; un ministre — qui n'est pas du Midi, car il est Auvergnat — mêla ses larmes à celles de la Société: il interdit les courses; la cour de cassation décida que le taureau est un animal domestique — à preuve que, le jour de l'arrêt, un taureau échappé du Concours agricole éventa deux ou trois personnes sur la place de la Concorde. Les mises à mort n'en continuèrent pas moins à Nîmes, à Arles, à Bordeaux. L'autorité verbalisa, mais n'osa ni punir ni interdire. Elle l'ose encore moins en ce moment où les départements sont en pleine période des élections cantonales, et un préfet ou un maire qui priveraient les populations de ce divertissement national seraient sûrs de voir échouer à l'unanimité les candidats officiels. D'ailleurs, le ministre de l'intérieur, par une circulaire qu'eût approuvée M. Joseph Prudhomme lui-même, a nettement tracé leur devoir aux autorités locales: « Faites respecter la loi, a dit cet homme d'Etat, mais ménagez les populations. »

Par suite des hautes températures qui se sont produites en ce mois, certains cerveaux, prédisposés à l'exaltation, sont entrés en effervescence; de là de nombreux drames d'amour, des assassinats passionnels, des suicides romanesques, et, ce qui est moins grave, quelques duels. Parmi ceux-ci, je mentionnerai d'abord le duel Merwarth-Tailhade. M. Tailhade, qui porte, à l'*Echo de Paris*, le pseudonyme shakespearien de Tybald, avait écrit dans ce journal des choses fort désobligeantes contre les étudiants: il les dépeignait comme des descendants dégénérés de ces escoliers malséants que Rabelais symbolise dans le type de Panurge. La jeunesse des écoles s'en est offusquée et aussitôt a formé un monôme qui est allé conspuer Tailhade, non sans échange, sur le trajet, de horions avec les



sergots, ses ennemis naturels. Tybald a pris la chose au dramatique, on a tiré l'épée — toujours comme dans *Shakespeare*, et M. Merwarth a été blessé. Ma prudence m'interdit toute critique contre les façons d'un personnage aussi « sur la hanche ». Je me risquerai seulement à rappeler que, après l'affaire de la bombe du restaurant Foyot, M. Tailhade fut fraternellement soigné à l'hôpital de la Charité par les étudiants en médecine, stagiaires, externes et internes, et cela

avec un zèle dont le souvenir aurait dû lui imposer quelque indulgence pour la corporation.

Nous avons eu aussi le duel Gadaud-Mirman. M. Gadaud, sénateur, ministre de l'agriculture, médecin, Périgourdin et dignitaire maçonnique, ayant eu des démêlés parlementaires avec M. Mirman, député, professeur, socialiste et chasseur de 2^e classe au 29^e, une rencontre a été reconnue nécessaire. Mais les combattants ne sont pas des personnages ordinaires: l'un a atteint une très haute situation, l'autre espère bien en atteindre une encore plus haute; leur devoir était de se garder pour la France, qui aura certainement besoin d'eux; et ils ont rempli leur devoir: de nombreuses balles ont été échangées sans résultat. La France respire! Gadaud et Mirman sont intacts! L'un reste ministre, en attendant que l'autre le devienne.

Les nécessités de la mise en pages m'ont empêché, le mois dernier, de mentionner les élections académiques qui ont donné à M. Jules Lemaitre la succession de Camille Doucet; mais un académicien étant immortel, le temps et le retard n'existent pas pour lui. Jules Lemaitre est entré à l'Académie française, dans ce paradis des lettres, sans avoir traversé ni limbes ni purgatoire: les portes se sont ouvertes devant lui comme devant un souverain; son admission a paru non seulement naturelle, mais nécessaire: il fallait qu'il en fût! M. Jules Lemaitre va renforcer la phalange des académiciens universitaires, ceux que, dans certains milieux, on appelle irrévérencieusement « les pions ».

Le gouvernement de la République a reçu, d'innombrables électeurs, la mission d'assurer le bonheur du peuple; il s'y applique avec



zèle: nous en avons la preuve dans l'étonnante conception germée en un cerveau de rond-de-cuir attaché à la direction des manufactures nationales de tabac. Ce fonctionnaire pénétrant... et pénétré de l'esprit de monopole, a vu un péril public et financier dans l'extension de l'industrie des ramasseurs de « mégots ». On désigne, en argot parisien, sous le nom de « mégot », le bout de cigare ou de cigarette, ou même le résidu de tabac à mâcher que le consommateur auquel l'objet a cessé de plaire jette sur la voie publique ou sous ses pieds, à la terrasse d'un café. De pauvres diables les recueillent humblement, furtivement, les font sécher, les recourent, les enjolivent et les revendent à de plus malheureux qu'eux-mêmes, lesquels n'ont pas les moyens de se payer du tabac au prix où le vend la régie. Le « mégotier » gagne, à ce misérable métier, une moyenne de quinze à vingt sous par jour. N'est-il pas vraiment pitoyable de voir que le fisc songe à lancer sur tous ces misérables les foudres dont on lit l'énumération en tête des jugements: « Mandons et ordonnons à tous huissiers sur ce requis, de mettre le présent arrêt à exécution. »

« Aux procureurs généraux et aux procureurs de la République près les tribunaux de première instance d'y tenir la main. »

« A tous les commandants et officiers de la force publique de prêter main-forte lorsqu'ils en seront légalement requis. »

Tout cela pour avoir cueilli, dans la soirée, une centaine de bouts de cigarettes dont le pauvre mégotier retirera bien deux ou trois décimes. Est-ce avec ce produit qu'on espère combler le déficit? Le fisc, honteux sans doute de ce projet, a fait publier un démenti, d'où il appert qu'il ne poursuit pas les gens qui ramassent les mégots, mais bien ceux qui les revendent. C'est une nuance. O fisc, es-tu assez « rosse »! pour employer le mot du jour.

Que dire de la fête du 14 Juillet, sinon qu'elle tombe positivement en désuétude? En dehors de la revue de Longchamps, dont le pauvre troupier fait les frais, aucune note caractéristique n'est venue égayer la fête nationale. Les fonctionnaires chargés de l'organiser ne se donnent même plus la peine d'en varier le menu. Le soir, les rues et les carrefours appartiennent aux bastringues installées par les mastroquets; l'irrépressible pétard, dont aucune ordonnance de police ne



peut nous débarrasser, règne en maître, à la grande joie des malfaisants voyous. Les gens propres se sauvent à la campagne, ou se claquemurent chez eux. Tel est le résumé de la joie populaire, en souvenir de la prise de la Bastille, aurore de toutes nos libertés.

Ce qui restait de peintres non décorés ayant reçu cette distinction à l'occasion de l'Exposition d'Anvers, le ministre des Beaux-Arts a utilisé les croix disponibles pour en arroser la littérature. Ses choix ont généralement été approuvés par l'opinion publique, car ils portaient sur des noms aimés du public : Sardou, Bourget, Theuriet, Catulle Mendès, etc.

L'arrivée de la jeune duchesse d'Aoste et de son époux à Rome a été l'objet de manifestations exceptionnelles auxquelles la population s'est chaleureusement associée. Elle a vu, sans aucun doute, dans cette union entre une princesse française et le futur roi d'Italie l'indice d'un rapprochement entre les deux nations. C'est en effet un gros événement, un coup direct porté à la triplice, et l'on s'étonne que le gouvernement français n'ait eu ni le tact ni l'esprit d'associer la France à cet événement par quelque démarche que tous les honnêtes gens eussent approuvées. Mais on a eu peur des sectaires, des comités, des délégués, des loges, des mastroquets et des intransigeants, et l'on s'est

renfermé dans le mutisme ou plutôt dans une puérile bouderie.

L'inauguration du monument de Mürger, au jardin du Luxembourg, a été l'occasion de manifestations variées. A côté de l'inauguration officielle, présidée par un ministre — excusez du peu ! — la jeunesse du quartier Latin a voulu rendre au chantre de Musette et de Phémie, teinturière, un hommage approprié ; en face du banquet des « repus », à six francs par tête, elle a organisé une petite réunion à deux francs ; il y a même eu un lunch à quinze sous. Et il s'est trouvé des malins qui se sont arrangés pour assister aux trois banquets et y prononcer des discours respectivement congruants.

Tous ceux qui ont connu et entendu Madame Miolan-Carvalho ont éprouvé un grand sentiment de tristesse en apprenant la nouvelle de sa mort. Elle est toujours douloureuse, la disparition de l'être qui vous a procuré les plus pures jouissances artistiques. On ne pouvait dire qu'elle chantât bien ni qu'elle possédât une admirable méthode, ni qu'elle comprît la musique, ni qu'elle fût grande actrice : non, elle était elle-même la musique, le chant, la voix humaine, le drame. Comme l'Alboni, la Patti, la Nilsson, ses lèvres s'ouvraient et l'œuvre même, telle que l'avait rêvée l'auteur, sortait sans effort apparent, comme d'un instrument absolument parfait. Elle fut une admirable Marguerite dans *Faust*, une adorable *Mireille* ; quelle touchante Elsa elle aurait été, dans *Lohengrin*, si l'œuvre de Wagner avait paru vingt ans plus tôt sur la scène française !

Un impardonnable lapsus m'a fait, le mois dernier, attribuer à M. Albert Menier le grand prix d'Auteuil (gagné, comme chacun sait, par M. Robert Lebaudy) ainsi que l'acte de générosité de ce dernier, qui a distribué le montant de ce prix à diverses institutions de bienfaisance. Mes lecteurs auront sans doute rectifié cette erreur, qui ne fait tort qu'à son auteur ; je me suis trompé de millionnaire, voilà tout !

LUTÉCIUS.



Les Livres

Il semble difficile qu'on puisse dire du nouveau sur l'Espagne. M. René Bazin y a cependant réussi ; cela tient à ce qu'il sait voir, penser, sentir et écrire. J'ai rencontré des pages exquises dans sa *Terre d'Espagne*, ne serait-ce que les trente lignes intitulées « le Généralife », un délicieux poème en prose. Tout Français de pure race qui a voyagé en Espagne en a rapporté une impression confuse, une séduction mal définie et parfois des sensations contradictoires suscitées par la particularité de l'Espagnol, que les gens du Nord ne conçoivent pas aisément. M. René Bazin explique bien des choses et formule nettement ce que la plupart des touristes n'ont perçu que vaguement. *Terre d'Espagne*, édité par Calmann-Lévy, est un excellent guide littéraire à lire avant le voyage, meilleur encore lorsqu'on est rentré au foyer.

Au *Pays Russe*, de M. Jules Legros, forme un complet contraste avec le livre de M. R. Bazin. Ici le paysage n'a de valeur que par son immensité, son néant, sa monotonie ; tout est démesuré : distances, fleuves, plaines, forêts ; l'homme, objet imperceptible, y disparaît pour ainsi dire, perdant son individualité. Quoique l'étude de M. Jules Legros contienne des descriptions intéressantes, elle mérite surtout l'attention par les indications qu'elle nous donne sur l'état social de la Russie, les rapports des diverses classes entre elles, la vie des paysans et des petits seigneurs ruraux, tout cela raconté par un observateur sagace et qui, comme il le dit lui-même, « aime d'amour tendre ce pays russe, parce qu'il a vu des hommes qui souffrent, qui travaillent, qui espèrent et dont le cœur est simple et bon ».

Je ne veux pas agacer M. Louis Aigoïn, l'auteur des *Réalités de la Vie*, en lui rappelant qu'il vient après La Rochefoucauld, Vauvenargues, Joubert et bien d'autres, sans parler des contemporains. Il le sait mieux que moi, aussi s'est-il appliqué à donner à ses pensées un tour particulier : la bienveillance et la douceur de mœurs y domine, et, même en face de la sottise humaine, l'auteur pratique plutôt l'ironie que l'amertume. Une très fine préface de Paul Perret ouvre ce mignon volume, édité par Ollendorf.

M. Paul Géruzez est un des trois ou quatre écrivains qui sachent employer, sans solécisme ni barbarisme, la langue de vénerie, si pittoresque, si française et si précise. Sous le titre de : *A pied, à cheval, en voiture*, il a réuni en un joli volume, illustré par son frère Crafty, non moins sportman que lui, sept récits de chasse fort gaiement contés. Ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque de veneur.

Ernest Daudet, continuant ses fouilles dans les dossiers de police du premier Empire, nous donne sous ce titre : *La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire*, une série de récits de l'intérêt le plus vif, le plus dramatique, et dont on ne saurait contester l'exac-

titude, puisqu'ils sont, en quelque sorte, la transcription des documents officiels. A noter, dans ce volume, édité par Plon et Nourrit, l'épisode de l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, dont Balzac, qui en avait entendu parler dans sa jeunesse, a tiré son roman de « Une ténébreuse affaire ».

Bien qu'elle soit un peu technique, je crois devoir signaler l'étude de M. Pirro sur l'*Orgue de Jean-Sébastien Bach*. La vogue de Richard Wagner oblige ceux qui veulent véritablement comprendre ses œuvres à se familiariser avec la musique polyphonique, et c'est seulement dans Sébastien Bach qu'on peut l'apprendre, d'abord dans ses œuvres pour piano, telles que les « Inventions », écrites à deux et trois parties, et surtout « son Clavecin bien tempéré », qui contient des morceaux à cinq et même six parties. Mais c'est surtout son œuvre d'orgue qui est immense et d'une puissance, d'une variété qui confondent. M. Pirro analyse les morceaux les plus connus du maître et donne également, d'après les récits de ses contemporains, de très intéressants détails sur son jeu. Le volume, édité par la librairie Fischbacher, est précédé d'une préface de Widor, l'éminent organiste de Saint-Sulpice, plus compétent que personne pour célébrer cet immense génie.

M. Halpérine-Kaminski, traducteur infatigable, vient de donner, chez Plon et Nourrit, une nouvelle de Dostoïewski : *Le Rêve de l'Oncle*. A ceux qu'inquiéterait le nom de l'auteur, qui opère volontiers dans le noir, je dirai que *Le Rêve de l'Oncle* est un roman gai, peinture amusante de la vie de province en Russie.

Je ne m'explique pas clairement le mobile qui a pu déterminer Art Roë — ou la personne qui se cache sous ce nom — à écrire *Racheté*. C'est le journal imaginaire d'un officier français pendant la campagne de Russie ; il est blessé et recueilli par une famille russe dont il finit par épouser la fille. Quel que soit le talent de l'auteur, ses descriptions de la retraite de Russie sont bien pâles à côté des récits qu'on trouve aujourd'hui dans les nombreux mémoires de l'époque. Quant au roman en lui-même, le sujet n'en est guère nouveau.

Au risque de passer pour un esprit chagrin, ridiculement vertueux et comparable au sénateur Béranger, je ne peux m'empêcher de blâmer le genre de littérature auquel se rattache le nouveau volume de Madame Brada, intitulé : *Jeunes Madames*. L'auteur répondra sans doute, comme l'ont fait les maîtres de ce genre, que leur mission n'est pas de faire aux jeunes femmes une morale qui, d'ailleurs, ne se vendrait pas, et que le seul espoir qu'on ait de les corriger de leurs travers et de leurs mauvaises mœurs, c'est de les prendre par l'ironie et de les tuer par le ridicule. Malheureusement les petites écervelées et les petites vicieuses qui lisent ces livres de l'école de Gyp, de Lavédan, de Marcel Prévost, y cherchent des modèles à suivre et non pas des écueils à éviter. Ces considérations grognonnes ne s'adressent nullement au talent d'écrivain et d'observateur de Brada, dont j'ai dit, il y a quelques mois, le bien que j'en pense. T. G.

Pour les Chasseurs

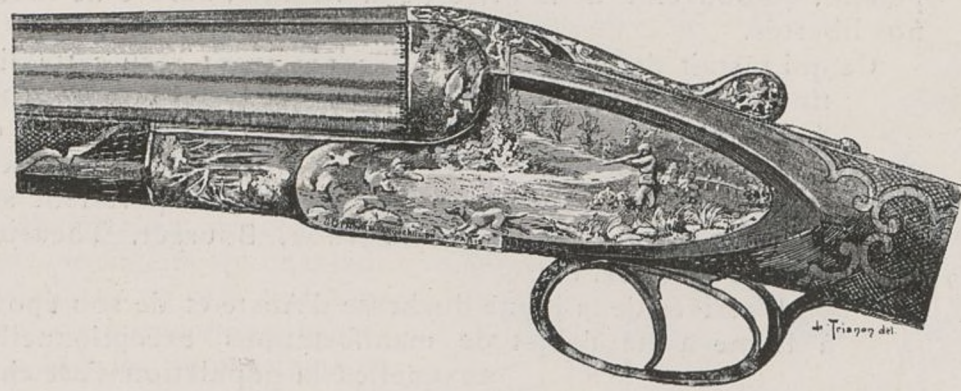
L'ouverture de la chasse approche. Il faut, dès à présent, faire ses préparatifs pour la campagne.

Elle s'annonce brillante et fructueuse, car le gibier, cette année, est, nous dit-on, très abondant. Seulement, il devient défiant et de plus en plus difficile à approcher. Le temps n'est plus où l'on pouvait faire ample razzia avec un simple fusil à baguette. Il faut maintenant des armes qui portent loin et juste.

Ces armes, par bonheur, le progrès nous les offre, et l'on peut trouver à la maison A. Guinard, 8, avenue de l'Opéra, des fusils Hammerless, de Greener, de Harrison et de Purdey, avec lesquels on atteindra sûrement le gibier, poil ou plume, à vingt mètres plus loin qu'avec les autres fusils.

On le fera surtout en n'employant que des cartouches à poudre sans fumée, que se charge également de vous fournir la maison A. Guinard. Avec ces cartouches-Guinard, à poudre sans fumée, l'humidité n'est plus à craindre. On pourrait les laisser à la pluie ou les tremper dans l'eau pendant vingt-quatre heures sans les détériorer. Le tir serait le même, aussi certain, aussi puissant. Les chasseurs devront les employer en 1895. Nous les leur recommandons.

M. A. Guinard s'attache à tous les progrès, nous signalons sa rénovation des armes de luxe, auxquelles il rend l'ornementation artistique, si négligée depuis cinquante ans. Voir, du reste, le spécimen ci-dessous.



Pour finir, annonçons aux lecteurs du *Figaro illustré* que M. Guinard leur fait à tous hommage d'un beau livre : *Le fusil de chasse Hammerless. Comment s'en servir*, édité chez Firmin-Didot, et qu'il suffira de lui demander, 8, avenue de l'Opéra, à ses magasins. Demander le catalogue Guinard envoyé contre 0 fr. 25 en timbres-poste.

LE FLOU-FLOU RUBAN ONDULATEUR A OUILLETS LENTHÉRIC 245, rue Saint-Honoré

L'Ondulateur Flou-Flou consiste en une fourche sur laquelle on fixe les rubans à œillets, que l'on place dans les cheveux en suivant l'instruction ci-après et tel que le montrent les gravures. La tête ainsi décorée de rubans monochromes ou multicolores a un aspect coquet et charmant.

INSTRUCTIONS

1^o Prendre les cheveux du tour de la tête mèche par mèche, de la grosseur d'un doigt; humecter avec de l'eau du Waver.

2^o Peigner chacune de ces mèches d'avant en arrière, dans le sens que doivent occuper les cheveux lorsqu'ils seront coiffés (ce détail est très important).

3^o Placer sur la fourche le lacet, comme l'indique le dessin, en maintenant chaque bout sur les pointes au moyen des œillets; le ruban se trouve tendu par un ressort caché dans le manche.

4^o Placer les mèches les unes après les autres sur la fourche en tenant celle-ci, d'une main, dans le sens vertical, les deux pointes au sommet; de l'autre main, on enroule les cheveux. alternativement, sur les deux branches en commençant toujours par celle qui se trouve en arrière, tout en la maintenant le plus près possible de la tête.

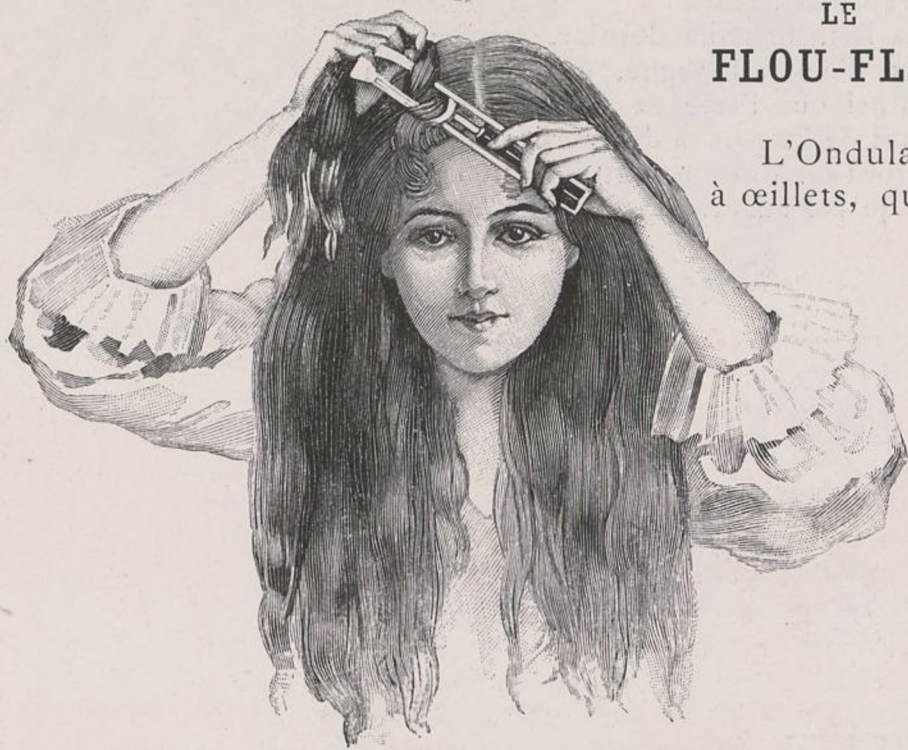
5^o On fait tomber le lacet du manche en pressant légèrement sur le ressort; on tire les deux bouts que l'on attache sans nouer; puis on ôte la fourche et on fait le nœud en serrant un peu fortement.

OBSERVATIONS

Pour placer les cheveux sur la fourche, il faut toujours maintenir celle-ci dans la position verticale, sauf pour le dessus de la tête ou les bandeaux. — Quand on veut onduler le côté gauche, il faut tenir la fourche de la main gauche et enrouler les cheveux de la main droite. Pour onduler le côté droit, il faut tenir la fourche de la main droite et enrouler les cheveux de la main gauche.

LE "FLOU-FLOU" SE VEND EN BOITE, ACCOMPAGNÉ DE CINQ RUBANS. — LES RUBANS SE VENDENT SÉPARÉMENT PAR BOITE DE CINQ DANS LES NUANCES SUIVANTES : BLOND, BRUN, CHATAIN, NOIR, BLANC, BLEU, ROSE, ROUGE, JAUNE, MAUVE ET VERT.

La boîte comprenant la fourche et cinq rubans : 12 fr. (franco 12 fr. 50. — Le flacon (Eau de Waver) : 4 fr. — La boîte de cinq rubans à œillets pour renouveler : 1 fr.



1. — Façon de procéder pour faire l'ondulation qui doit être coiffée en bandeau.



2. — Façon de faire l'ondulation sur les côtés de la tête.



3. — Les rubans Flou-Flou, une fois placés.



4. — Ondulations obtenues par le « Flou-Flou ».

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER ET EAUX THERMALES. — ABONNEMENTS

Des cartes d'abonnement mensuelles ou trimestrielles, comportant une réduction de 40 % sur les prix des abonnements ordinaires de même durée, sont délivrés, jusqu'au 31 octobre, à toute personne qui prend 3 billets au moins pour des membres de sa famille, ou domestiques, allant séjourner sous le même toit, dans une des stations balnéaires ou thermales du réseau.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens.

Nouvelle accélération dans les trains de malle de jour, qui gagnent près d'une heure dans le trajet de Paris à Londres et réciproquement. — Trajet en 7 h. — Traversée en 1 h.

Tous les trains comportent des 2^e classes. En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres à 9 h. du soir et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin, 9 h. soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 8 h. 15 soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Les services postaux pour l'Angleterre sont assurés, via Calais, par trois trains express ou rapides partant de Paris à 9 h., 11 h. 50 du matin et 9 h. du soir. Par le train-poste de 9 h. du soir, les lettres remises avant 8 h. 50 à la gare

du Nord arrivent à Londres le lendemain matin à 5 h. 45, et sont comprises dans la première distribution; celles pour l'au delà de Londres sont acheminées sur leur destination par les premiers trains de la matinée.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux.

Pour répondre à leur désir, nous créons un service d'abonnements trimestriels pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

France, 9 fr.; — Étranger, 10 fr. 50

Le Directeur-Gérant : KENE VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}. Asnières.

GEORGES CAIN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

SUR LES QUAIS (1795)

(Collection de M. A. Baudon.)

Ayuntamiento de Madrid



Souvenirs de l'École de Mars

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE E.-H. LANGLOIS (DU PONT-DE-L'ARCHE).

LE 13 prairial de l'an II de la République Française, le célèbre Bertrand Barrère (ci-devant M. de Vieuzac) présentait à la Convention Nationale, au nom du Comité de Salut public, un rapport dans lequel il parlait, avec le plus injuste mépris, de l'ancienne École militaire et proposait la formation d'une nouvelle École où seraient appliquées les règles d'une Éducation Républicaine : « *Pour l'École militaire, disait-il, il fallut élever, avec les sueurs du peuple, un grand édifice qui ne témoignait que de l'orgueil insolent du Maître qui l'avait fait construire ; pour l'École Révolutionnaire de Mars, il ne faut qu'un sol aride, la plaine des Sablons, des tentes, des armes et des canons.* »

Le décret fut rendu le jour même. L'École ne devait se composer que de jeunes gens d'élite, de seize à dix-sept ans au plus, appelés de tous les points de la France, pour être spécialement exercés aux manœuvres de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie. Paris en raison de sa population devait fournir quatre-vingts élèves et le contingent de chaque district était rigoureusement fixé à six.

Ayant eu l'honneur d'être trouvé par le procureur syndic et le directoire du district de Louviers bon et idoine à faire partie de cette juvénile corporation, on me fit troquer la vie confortable de la maison paternelle contre le dur apprentissage qui m'attendait sous les murs de Paris. J'abandonnai donc ma petite, laide, pauvre, vieille et noble cité du Pont-de-l'Arche, mais, comme les autres élèves, je reçus avec ma feuille de route les promesses du plus glorieux avenir.

Mes cinq camarades et moi, nous arrivâmes le 10 messidor an II au camp des Sablons où nous subîmes sans reprendre haleine les formalités prescrites pour l'enregistrement des nouveaux venus. On nous fit ensuite passer sous une vaste tente où trois frères d'assez mauvaise mine procédèrent aux premiers apprêts de notre nouvelle toilette en nous tondant à un demi-pouce de la peau. A cette époque beaucoup moins que religieuse, la plupart des hommes avaient adopté en France une coiffure qui rappelait celle du Christ, auquel l'on donne, dans toutes les images, les cheveux fort longs, partagés au milieu du front et tombant négligemment éparés sur les épaules. Cette mode avait été récemment introduite par quelques célébrités révolutionnaires et notamment par le publiciste Carra dont elle avait retenu le nom. Je remarquai que la mutilation de leur chevelure était, pour presque tous les élèves, l'obligation la plus pénible que nous imposât notre nouvelle tenue militaire ; mais ceux qui portaient les cheveux noués et le nombre en était grand, s'y montrèrent surtout sensibles. Je ne puis me rappeler sans rire un jeune Tourangeau

de la plus ravissante figure, qui, avant d'entrer dans notre camp s'était fait, à Neuilly, friser, pommader et poudrer comme une mariée. Le pauvre jouvenceau, réduit à des cheveux à peine longs d'un pouce, versait des larmes au sortir de la tente dévastatrice, en nous montrant avec attendrissement quelques aunes de *padoue* de soie que sa maman et ses sœurs lui avaient données pour l'entretien de son superbe et plantureux catogan. Hélas ! ce magnifique appendice n'avait pas trouvé grâce aux yeux des impitoyables raseurs !

Après le sacrifice de nos cheveux, on exigeait que chacun de nous se dessaisît des assignats dont il était porteur ; plusieurs élèves, obéissant de fort mauvaise grâce à cet ordre, furent soupçonnés de se réserver quelques ressources secrètes ; impérieusement menacés d'une perquisition humiliante, on en vit alors tirer de leurs cachettes des objets devenus plus rares en ce temps que les diamants et les perles, c'est-à-dire quelques pièces d'argent que la bonne mère avait glissées dans la main de son fils pour l'aider à se procurer ce qu'elle appelait des douceurs... Bonne et tendre femme ! des douceurs au camp des Sablons !

Les principales pièces de l'équipement provisoire qui nous était ensuite délivré, se composaient d'un bonnet de police en drap, d'une blouse de gros coutil blanc, munie de sa ceinture, d'un pantalon d'étoffe et de couleur pareilles, garni de boutons de corne sur chacun des côtés et dans toute sa longueur. Enfin, on nous octroyait six livres de paille pour le coucher de chaque homme et le sable de la plaine pour bois de lit, chose contre laquelle nous n'aurions pas trouvé le moindre mot à dire si la toile de la plupart de nos tentes, le moins imperméable de tous les tissus, nous eût complètement abrités contre la pluie.

Notre régime alimentaire se composait de pain de munition qu'on nous fournissait pendant longtemps noir, grossier et malsain et pendant longtemps encore de lard salé provenant d'un convoi de vivres enlevé aux Prussiens et dont l'armée avait refusé de se nourrir tant la putréfaction de cette viande se décelait à l'odorat et au goût. Il est vrai que le quintidi et le décadi, on substituait de la viande fraîche, de bœuf (ou de vache), à cet aliment délétère. Quant à notre boisson, elle n'eût consisté qu'en eau pure acidulée de vinaigre, si nous n'eussions pu puiser librement dans des baquets en plein vent où flottaient quelques bâtons de réglisse : tisane économique que son exposition permanente au soleil rendait encore plus nauséabonde.

Nous étions trop instruits des fatigues et des privations en tout genre que s'imposaient alors les braves qui défendaient la Patrie contre l'Europe entière armée contre elle, pour nous plaindre de notre genre de vie, mais l'École de Mars n'était

pas moins une prison cruelle. Parqués comme des moutons, dans une enceinte fermée de palissades et de chevaux de frise qui, à la vérité s'étendait fort loin, car elle comprenait une partie du Bois de Boulogne et la Porte-Maillot, non seulement il nous était interdit de franchir un seul instant les deux portes du camp, mais forcés d'être nos propres cerbères, si l'un de nos plus chers amis, notre père lui-même, cherchait à nous adresser, du dehors et en passant, quelques paroles consolantes, la consigne prescrivait à nos camarades de service de ne pas nous laisser approcher à moins de quinze pieds de la barrière; heureux encore quand la voix rauque d'un instructeur ne nous criait pas au bout de deux minutes : « Allons! c'en est assez ».

Sans doute, parmi les hommes chargés de nous dresser aux manœuvres militaires, il existait de braves gens assez intelligents pour craindre de rebuter par des mesures acerbes de jeunes êtres touchant encore à l'enfance et qui sortaient du foyer paternel; mais la plupart des instructeurs choisis par le brutal et farouche Henriot qui commandait alors la force armée de Paris, étaient au contraire ivrognes, grossiers, ignares, et contribuèrent plus que tout le reste à inspirer aux élèves une horreur indicible contre une institution dont le pays pouvait, au bout de peu de temps, tirer le parti le plus utile et le plus noble.

A l'époque de mon entrée aux Sablons, l'Ecole était déjà divisée en trois classes distinctes, artillerie, cavalerie et infanterie : parmi les fantassins, un corps particulier fut spécialement exercé au maniement de la pique et la journée presque entière était employée tant aux manœuvres qu'aux corvées.

Le lendemain de mon arrivée, je dormais comme on dort à seize ans, enfoncé jusqu'aux oreilles dans mon sac de nuit, lorsque les premiers rayons de l'aurore vinrent éclairer nos longues et quadruples lignes de tentes. La voix de ma bonne mère qui m'éveillait doucement chaque matin en me présentant la tasse de lait sucré, était remplacée par l'épouvantable et impérieux hurlement d'une pièce de trente-six, placée à quinze pas de mes oreilles : la diane proclamée aussitôt par le roulement des tambours et le *tantara* des trompettes, mit en un instant la jeune armée sur pied. Au milieu de ce mouvement universel, des voix mâles et retentissantes, soutenues par les accents de notre harmonieuse musique militaire, élevaient vers le ciel la seule hymne religieuse qu'on osât chanter alors, l'hymne de Th. Desorgues que Méhul avait mise en musique :

Père de l'Univers, Suprême Intelligence,
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,
Tu révélas ton être à la reconnaissance
Qui seule éleva tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes,
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir
Et sans les occuper tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité
Sur ton culte immortel la morale repose
Et sur les mœurs, la Liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste Liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'Univers.

Dieu puissant! Elle seule a vengé ton injure,
De ton culte elle-même instruisant les mortels
Leva le voile épais qui couvrait la Nature
Et vint absoudre tes autels.

O toi qui du Néant, ainsi qu'une étincelle,
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,

Fais plus... Verse en nos cœurs la Sagesse immortelle,
Embrase-nous de ton amour!

De la haine des Rois anime la Patrie,
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,
Plus fatale que les Tyrans.

Dissipe nos erreurs : rends nous bons, rends nous justes;
Règne, règne au delà du tout illimité,
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,
Laisse à l'homme la Liberté.

C'était là le culte : les actes s'en répétaient chaque matin et chaque soir, et c'était une des suites naturelles de l'hétéroclite et

fameuse fête du 20 prairial où Robespierre en reconnaissant l'immortalité de l'âme avait, de plus, fait à Dieu la grâce de lui délivrer un certificat d'existence.

On avait divisé selon le système décimal notre jeune armée (d'environ trois mille cinq cents hommes) par milleries, centuries et décuries. La Bretonne, fameux par les quarante-deux coups de sabre dont les hulans l'avaient stigmatisé à Jemmapes, nous commandait en chef, et les instructeurs à ses ordres recevaient sous le titre de millierons et de centurions le traitement affecté aux chefs de bataillon et aux capitaines en activité de service, condition fort agréable pour ces messieurs qui ne manquaient pas d'aller s'ébaudir chaque jour à Paris où la plupart avaient leur ménage ou leur maîtresse. Les titres de millieron et de centurion étaient aussi successivement portés par ceux des élèves que la voie du sort désignait pour exercer de concert avec les véritables chefs les fonctions attachées à ces grades, mais seulement pendant le cours de la décade : honneurs transitoires et factices dont les jeunes titulaires se targuaient parfois avec une importance tout à fait comique. Quant à l'emploi plus modeste de décurion ses prérogatives ne s'étendaient guère au dehors de la tente dont les dix commensaux le remplissaient tour à tour.

Nous quittâmes enfin la blouse blanche dont on nous avait revêtu d'abord, pour endosser l'uniforme qui nous était destiné. La République entretenait alors treize ou quatorze armées sur pied : soit que le besoin de les habiller n'eût pas permis de se procurer pour nos uniformes une quantité suffisante de drap de la même couleur, soit par raison d'économie notre costume se composa d'étoffes des qualités et des couleurs les plus différentes. Tel dans les rangs était revêtu d'un habit verdâtre ou bleu de ciel de l'étoffe la plus fine et la plus soyeuse, dont le chef de file en portait un noir ou brun qui révoltait le toucher par sa grossièreté; il en était de même de nos pantalons collants : bigarrure singulière qui semblait disparaître à l'œil lorsqu'on voyait manœuvrer, avec l'agilité de leur âge et l'habileté de vieux soldats, ces quatre mille adolescents aux formes suaves et légères et brillant presque tous de fraîcheur et de santé.

C'était David qui avait composé le dessin de notre uniforme. Il l'avait emprunté naturellement aux légions romaines. Notre habit qui rappelait un peu par sa forme celui des *sans-culottes* écossais, portait des manches longues, médiocrement étroites et se fermait par des ganses de laine retenues sur chaque pectoral par trois boutons à la hussarde. Au-dessous de ces ganses, paraissaient les deux extrémités d'une longue cravate de laine écarlate qui n'embrassait que le derrière du cou, dont le devant restait nu ainsi que les clavicules. Aux épaulettes, on avait substitué deux fortes pièces blanches de buffle, de forme presque elliptique, bordées d'une espèce de crête de coq en drap rouge. Ces deux pièces, descendant d'environ cinq pouces en avant et en arrière des épaules, rendaient beaucoup plus supportable dans la marche le tiraillement des bretelles du havre-sac et du baudrier. Le gilet,



de la forme de ceux qu'on appelle aujourd'hui gilets-shalls, ne couvrait rien du cou ni des clavicules, enfin, le pantalon collant qui complétait le costume était le même pour les différentes armes et les parties répondant aux surfaces intérieures de la cuisse et du mollet étaient garnies d'un cuir fort souple découpé sur les bords en larges dentelures. Les cavaliers armés du bancal attaché en ceinturon, portaient la botte à la hussarde; les fantassins qui étaient chaussés du soulier carré et de la demi-guêtre de toile noire, étaient armés d'une épée rappelant exactement la forme de l'épée romaine. Parmi les ornements de cette arme on voyait le bonnet phrygien gravé en relief et le niveau symbolique gravé en creux. Sur le baudrier en cuir noir on lisait en lettres jaunes : LIBERTÉ, ÉGALITÉ. Entre ces deux mots une plaque en cuivre représentait au-dessous d'un niveau, une épée à deux tranchants, comme les nôtres, horizontalement posée et dominant une rangée d'épis dont un, s'élevant seul au-dessus des autres, tombait tranché par le fil supérieur de la redoutable lame. Pour nous, je ne sais pas ce que nous aurions pu trancher avec nos épées, car bien que le gouvernement les eût payées horriblement cher, les fripons qui les avaient fournies semblaient avoir employé à leur confection le plomb bien plutôt que l'acier. La giberne qui nous servait en même temps de ceinture était en cuir et garnie de trente-deux petits étuis renfermant chacun une cartouche : on y avait adapté deux sachets pour y déposer un supplément de munitions, les pierres à fusil, le tourne-vis, le tire-balles, etc. Cette ceinture était recouverte dans toute sa longueur de six à sept petits tabliers de basane, extérieurement garnis d'une parure simulant la peau de léopard et bordés par en bas d'un large feson découpé de drap écarlate. C'était une des parties les plus brillantes de notre équipement qui fit l'admiration de tous les gens de goût, sauf notre ignoble shako que David, qui m'en parlait quelques années après, regrettait encore de ne pas avoir remplacé par un casque léger et de forme gracieuse.

Non seulement on laissait à peine aux élèves le temps d'essayer leur uniforme, mais quelquefois même on les leur jetait de loin et au hasard. Je saisis au vol un de ces habits jetés par les magasiniers, mais le désappointement que me firent éprouver la couleur grise et la grossièreté de son étoffe devint d'autant plus cruel que l'on me refusa brutalement de le changer et que, à mon retour à la tente, je trouvai mes neuf camarades nantis d'habits d'étoffes charmantes. Un maudit gascon, retiré sous la Restauration officier supérieur, qu'on était convenu de trouver fort amusant,

prétendit que j'avais volé la casaque d'un de nos infirmiers. Cette brillante pointe du farceur en titre de la décurie excita des éclats de rire qui m'exaspérèrent au point que je me serais vengé sur l'heure par des voies de fait si je n'avais été retenu par la crainte d'un infailible et rigoureux châtement. Je me bornai donc à sortir pour aller boudier dans un des coins les moins fréquentés du camp. Là, je me mis, assis au pied d'un arbre, à pleurer comme un grand idiot, lorsque quelqu'un me frappa sur l'épaule en me demandant le sujet de mon affliction : c'était le représentant du peuple Peyssard, un des deux députés en mission près de l'École. Plusieurs personnes l'accompagnaient : entre autres, un homme d'assez petite taille, d'une mise extrêmement recherchée, élégamment frisé, pâle et maigre, tenant son chapeau à la main, et s'essuyant le front avec un mouchoir de batiste, me fixait d'un œil fauve et d'un regard clignotant à travers ses bésicles.

« Eh bien ! me dit ce personnage d'une voix aigre-douce, Qu'as-tu ? Parle donc. As-tu perdu ta langue ? » J'étais muet en effet tant je me sentais honteux et troublé de cette rencontre. « Je m'afflige, dis-je enfin, de ce que l'on refuse de me donner un autre habit à la place de celui-ci qui me tient les épaules cruellement bridées. » C'était un impudent mensonge, mais comment avouer pourquoi je pleurais. « Eh bien, Peyssard, reprit l'homme aux lunettes, si son habit le blesse, fais ordonner au garde-magasin de lui en délivrer un autre. » La chose fut faite dans l'après-midi : il est vrai que mon interlocuteur n'était autre que Maximilien Robespierre en personne.

J'étais quelque peu connu de Peyssard, mais je me serais bien gardé de lui demander la moindre grâce, tant il était raide et gourmé et d'un abord hautain et rebutant. Notre autre représentant, tout différent d'aspect, était Lebas, membre du Comité de Sécurité générale. Il n'avait guère que trente ans et je crois voir encore sa taille élégante, ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds, et la douceur apparente de sa figure légèrement marquée de la petite vérole. Il devait bientôt par un coup de pistolet se dérober à la guillotine.

Les soins qu'on apportait au développement de notre intelligence dans ce gymnase révolutionnaire n'absorbaient qu'une très minime partie de notre temps. Ils se bornaient à nous donner dans la salle d'instruction de très courtes leçons de tactique, d'administration des armées, d'agriculture, de génie, de physique, de chimie, etc. On nous distribuait à la fin de chaque séance ces leçons imprimées d'avance, mais, de bonne foi, quels fruits



pouvions-nous tirer de cet enseignement confus de sciences dont on nous exposait quelques résultats sans nous en avoir démontré aucun des principes.

La salle d'instruction, dont je viens de parler, était l'objet le plus remarquable de l'École de Mars : c'était un vaste et frêle

édifice en charpente fort légère, de quatre-vingts à cent pieds de long. « La Baraque », c'était son nom officiel, n'était extérieurement revêtue que de simples toiles peintes en larges bandes perpendiculaires aux couleurs nationales : à l'intérieur, la salle ne recevait de lumière que par un immense transparent en forme

d'éventail pratiqué dans le plafond et orné de riches arabesques. Le pourtour était décoré de peintures imitant le bronze et figurant de magnifiques trophées militaires dont les boucliers étaient chargés de maximes républicaines. Entre les deux portes, s'élevait le tribunal, en forme de *suggestus* romain où siégeaient les Représentants du peuple. Derrière eux, se dressait gigantesque et touchant presque le plafond de la tête la statue de la Liberté, fière, menaçante, à peine couverte d'une peau de lion. Aux deux côtés de la déesse, sur d'énormes gaines, étaient posés les bustes colossaux des jeunes Barra et Viala, morts pour la défense du pays et qu'on ne cessait de nous offrir comme modèles. Autour des Représentants, siégeaient nos chefs, les juges du Tribunal militaire, les fonctionnaires attachés à l'administration du camp, enfin les professeurs devant leur magnifique table de forme antique. En face de ces différents groupes, notre admirable musique occupait l'orchestre et, sur les bancs de l'amphithéâtre, derrière la musique, quatre mille adolescents choisis sur tous les points de la France. Ce spectacle qui fut constamment interdit aux regards du public fut, à coup sûr, un des plus curieux que présenta l'École de Mars.

Appelés à Paris dans les fêtes nationales, les applaudissements de la Convention, notre fusion momentanée avec la population de la capitale nous dédommageaient passagèrement de notre captivité. Il en était de même des grandes manœuvres qui nous conduisaient à deux ou trois lieues du bercail. On essaya quelquefois enfin de nous divertir dans l'intérieur du camp, notamment Franconi dont la troupe nombreuse et brillante participait en pareille occasion aux manœuvres de notre cavalerie, commandée par Fischer, un des plus habiles officiers de cette époque.

Le jour anniversaire du 10 août, on alla jusqu'à nous amuser avec des poupées. On nous fit attaquer à la baïonnette, à grand fracas d'artillerie, une redoute dont les défenseurs paraissaient obéir à plusieurs mannequins, éclatants d'oripeaux, qui représentaient le Pape, l'Empereur d'Autriche, le Roi d'Angleterre, le Roi d'Espagne, Pitt, Cobourg et autres célébrités politiques.



C'était à qui sauterait le premier les retranchements pour s'emparer des mannequins qui furent livrés aux flammes après qu'on leur eût fait faire amende honorable au pied de l'arbre de la Liberté!

En même temps qu'on nous faisait détruire ces potentats en effigie, on cherchait, dans de violentes allocutions à nous inspirer la haine la plus envenimée contre les originaux : et surtout contre les *aristocrates* français. Je me souviens d'avoir vu un jour un instructeur exciter un groupe considérable d'élèves contre de malheureux prisonniers des deux sexes, passant entassés dans une charrette. Ce misérable les poursuivait longtemps du cri : « *A la guillotine!* » que quelques jeunes gens, en petit nombre, furent assez barbares pour répéter. A force de nous dire que les agents des despotes et les contre-révolutionnaires nous détestaient et que, furieux de ne pouvoir nous corrompre, ils voulaient nous assassiner, on fit fermenter nos jeunes têtes au point que la plupart des élèves s'imaginèrent le plus sérieusement du monde que l'on conspirait sourdement contre notre vie. Cette préoccupation prit un caractère particulier lorsque quelques jeunes gens de garde dans le quartier de l'Hôpital, près de la Porte-Maillot, eurent été blessés la nuit pendant leur faction par des pierres lancées par-dessus les palissades. Ces terreurs paniques étaient accrues encore par les stratagèmes employés pour nous aguerir : ainsi, pour nous accoutumer aux attaques nocturnes, on nous insinua qu'un complot sinistre se tramait contre nous : un ou deux jours après, parfois la nuit même, le cri : « *Aux armes!* » nous arrachait brusquement au sommeil, le jour paraissait sans que l'ennemi se fût montré et l'on nous renvoyait à nos tentes en nous donnant à penser qu'une nouvelle alerte amènerait de plus sanglants résultats.

Là-dessus, par suite de l'excessive chaleur ou de l'insalubrité des aliments, la dysenterie se répandit dans le camp et la nostalgie vint se joindre à ce fléau. Nous nous exagérons horriblement le nombre des morts et le malaise moral acheva de monter à son comble. C'était au commencement de thermidor. Le 10, devait avoir lieu la translation au Panthéon des cendres de Joseph Barra et d'Agricole Viala. Nous devions être les principaux acteurs de cette fête où des élèves choisis devaient chanter des strophes patriotiques, d'autres porter les cendres de Barra. L'École en corps marchant immédiatement après la Convention, devait exécuter sous les ordres de la Bretèche des évolutions concertées avec Gardel le fameux maître de ballets : ce devait être superbe, mais le destin en décida autrement.

Le 9, au milieu des terribles débats de cette séance formidable qui présenta le spectacle de la peur s'insurgeant contre la tyrannie, l'École de Mars ne fut pas oubliée. On y dénonça notre représentant Lebas et La Bretèche, notre général, comme d'infâmes scélérats qui se proposaient de nous ordonner le lendemain le massacre de la Représentation nationale. Deux représentants, Brival et Bentabolle, furent délégués sans délai aux Sablons pour s'assurer de l'esprit de l'École, nous haranguer au nom de la Convention et nous appeler à son secours.

La nuit était noire et pluvieuse et l'École de Mars, dont s'occupait si chaudement la Convention nationale, dormait tranquillement entourée de ses palissades et ne se doutant guère de ce qui se passait à Paris. Cependant, les élèves de service (j'en étais) écoutaient avec anxiété le son du tocsin s'envolant de tous les clochers de Paris et répété par toutes les communes voisines, le mugissement sourd du canon d'alarme, et le bruit des tambours battant la générale. Tout à coup, Brival et Bentabolle arrivent au camp; les tambours battent, les trompettes sonnent; en un clin d'œil, les élèves sont debout et bientôt d'énormes monceaux de paille enflammée éclairent les représentants haranguant la jeune armée formée en bataillon carré. A leurs discours, succèdent des cris de fureur et d'enthousiasme : « *Vive la Convention! Vive la Liberté! Mort à Lebas! Mort à La Bretèche!* » C'est à ce dernier qu'en veulent les plus exaltés : ils courent s'emparer des barrières, en déclarant que le général ne sortira pas du camp la tête sur les épaules; ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on leur persuade que La Bretèche arrêté n'y est plus. Nous quittons l'enceinte et nous marchons vers Paris.

Brival et Bentabolle nous avaient précédés et avaient fait leur rapport à la Convention lorsque nous fûmes admis à défilé devant elle au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Voici le récit qui fut inséré dans le procès-verbal de la séance : « *Une musique guerrière annonce l'entrée des jeunes élèves de l'École de Mars. Il est difficile d'exprimer les sensations et l'intérêt que tous les spectateurs éprouvent au spectacle de leur marche militaire. On admire leur bon ordre; déjà, sous les traits délicats de leur âge, se prononce une physionomie mâle et la dignité de l'homme. L'éclat de leurs armes est leur unique parure. Ils les manient déjà avec une facilité qui excite la surprise et une douce satisfaction. Ils défilent dans la salle et, à mesure qu'ils paraissent successivement, les applaudissements se renouvellent et semblent ne pouvoir pas s'épuiser.* » Un de nos camarades fut admis ensuite à prononcer à la barre un discours que la faiblesse de sa voix laissa difficilement entendre. Peyssard ayant annoncé que ce discours n'avait eu d'autre rédacteur que notre ami, la Convention s'en fit faire une seconde lecture et le président donna l'accolade fraternelle au jeune orateur, au milieu des transports de l'Assemblée.

Le jour vint, pâle et pluvieux, éclairer le dénouement du terrible drame qui s'était en partie joué sous nos yeux. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, Robespierre, la mâchoire fracassée d'un coup de feu, expirait le vingt-unième et dernier sous le fer de la guillotine. Le lendemain et le surlendemain quatre-vingt-quatre des partisans de Robespierre furent encore exécutés.

Lebas s'étant brûlé la cervelle, Peyssard resta seul en mission près de nous et Barras, nommé pour commander provisoirement l'Ecole, céda bientôt ses fonctions à Chanez qui les conserva jusqu'à notre dispersion. Pour nos instructeurs, sur la dénonciation de Tallien, qui déclara qu'ils étaient en grande partie des créatures d'Henriot et des ci-devant gardes du Roi, que la plu-



part d'entre eux étaient pris dans des lieux infâmes de Paris, plusieurs furent renvoyés et remplacés par des hommes qu'on disait beaucoup mieux choisis.

Paris était à peine remis de la terrible crise qu'il venait de traverser, lorsque, un mois après, le 14 fructidor, une horrible catastrophe y répandit de nouveau l'alarme et la désolation. Nous exécutions nos manœuvres du matin, lorsque, dans l'espace de quelques secondes, trois détonations firent trembler la terre sous nos pas. La poudrière de Grenelle venait de sauter. Il était alors entre sept et huit heures et pas un seul nuage n'obscurcissait l'azur du ciel. Nous rompîmes involontairement les rangs en jetant les yeux du côté où s'étaient fait entendre ces formidables bruits et nous vîmes s'élever majestueusement vers la nue une immense colonne de fumée fort blanche, mais que le soleil dorait admirablement sur ses bords. Cette colonne dont la sommité atteignit une hauteur prodigieuse, se courbant lentement sous l'impulsion d'une légère brise, se développa comme un voile sur tous les points du ciel. Un orage aussitôt se forma et le tonnerre accompagné de terribles éclairs se fit entendre au milieu de torrents de pluie. Puis, l'air s'étant promptement rétabli dans son équilibre, le soleil reparut et brilla radieux tout le reste de la journée.

Le récit du désastre parvint promptement au camp. Quelques personnes l'attribuaient à la malveillance et cette version réveilla les soupçons d'une foule d'élèves, qui se laissèrent aller à croire que notre salle d'instruction était minée. L'ordre nous ayant été donné de nous y réunir, quelques jeunes gens n'y entrèrent qu'après avoir, malgré l'orage et la pluie, longtemps discuté aux portes avec leurs centurions. De nombreux détachements de l'Ecole, tant à pied qu'à cheval, furent ensuite envoyés sur le lieu de l'événement et une forte garde prise également parmi nous partit le jour même pour Meudon. Elle y resta quelque temps casernée dans le château où se trouvait alors établie une fabrique de poudre de guerre.

La cérémonie de la translation au Panthéon des cendres de Marat, à laquelle nous fûmes appelés le 1^{er} vendémiaire, n'eut pour ainsi dire d'autre éclat que celui qu'elle tira de notre présence. Les amis eux-mêmes de ce Dieu de la Terreur semblaient prévoir combien cette misérable apothéose serait transitoire et leur enthousiasme factice manquait absolument de vertu communicative. Quatre mois après, en effet, les restes de Marat livrés à leur tour aux outrages de la populace, étaient trainés aux égouts.

L'automne s'avancait et la réaction de thermidor n'avait rien changé au régime du camp. La terreur que nous inspirait le casernement d'hiver redoublait : nos geôliers qui jouissaient comme je l'ai dit des béatitudes de la vie parisienne, soupiraient après cette mesure qui, seule, pouvait prévenir la dissolution de l'Ecole et le représentant Peyssard partageait vivement les craintes et les désirs de ces messieurs. Heureusement pour nous, une disposition de la loi qui nous avait appelés nous laissait libres d'opter, à l'époque de l'hiver, entre le toit paternel et la caserne et nous étions bien résolus de nous prévaloir de ce privilège. On nous avait distribué cette loi du 13 prairial en petites brochures uniformément couvertes de papier rouge. Ces minces cahiers étaient devenus notre palladium et chacun de nous conservait précieusement et portait sur soi son exemplaire comme un talisman libérateur. Nos chefs étaient loin d'ignorer nos intentions, mais Peyssard voulut s'en assurer par lui-même, comptant sans doute faire passer en fraude, comme assentiment général, la vague approbation qu'auraient pu donner à ses discours deux ou trois centurions seulement. Ce fut dans ce dessein qu'un jour il ordonna une réunion extraordinaire dans la salle d'instruction.

Lorsque les élèves en grande tenue se furent silencieusement établis sur l'amphithéâtre, le représentant entouré d'une pompe militaire encore plus imposante que de coutume, essaya de donner un air paternel à sa physionomie naturellement arrogante et rébarbative, puis développa lentement le motif de la réunion dans un discours amphigourique qui fut d'abord écouté avec le calme le plus profond. Il conclut en nous disant que, pour réaliser le glorieux avenir qui nous attendait, nous ne devions cesser un seul instant de rester réunis jusqu'au moment de notre marche contre les satellites des tyrans. Bien que nous nous attendissions à cette conclusion, elle fit dresser devant nous l'image de la caserne comme un épouvantable fantôme : aussi restâmes-nous stupéfaits, les yeux fixés sur l'orateur, et muets comme des statues. Peyssard connaissait sans doute le proverbe : qui ne dit mot consent, mais il ne pouvait se méprendre sur la nature de notre silence : il feignit alors de croire qu'il avait été mal compris et dépouillant alors son discours de toutes ses fleurs de rhétorique, nous mit comme on dit au pied du mur. Alors, les quatre mille élèves se levèrent spontanément en poussant ce cri unanime : « Dans nos foyers ». Les quatre mille plumets s'agitaient et quatre mille bras tendus élevaient en l'air à l'appui de la réclamation générale quatre mille brochures

d'un rouge vif dans lesquelles notre volonté se trouvait sanctionnée d'avance. Sur son tribunal, Peyssard décontenancé, tremblant de colère, agitait violemment sa sonnette, tandis que, au tumulte et aux clameurs de l'École insurgée, se mêlaient le roulement des tambours et l'accent aigu des trompettes réclamant à grand bruit le retour du silence.

Lorsque le calme fut enfin rétabli, Peyssard promenant sur les gradins des regards indignés, après s'être élevé contre les suggestions perfides dont il nous disait entourés, nous déclara qu'il était parmi nous des traîtres qui voulaient égarer nos opinions; puis, improvisant un petit moyen de terreur: « Eh bien! » s'écria-t-il en grossissant sa voix, « s'il est dans cette enceinte de mauvais citoyens qui renoncent à la tâche glorieuse qui vous est imposée, qu'ils se montrent donc, qu'ils parlent, qu'ils s'expliquent... » Là, nouvelle interruption qui fait trembler la salle jusque dans ses fondements et clôture la séance d'où sortent la figure longue et piteuse le Représentant et les géoliers de tout grade intéressés au maintien de l'École de Mars.

Ils ne se tinrent pas encore pour battus. Les élèves furent successivement appelés dans la tente de leurs centurions respectifs pour y manifester, d'un sens plus rassé leur intention personnelle qu'on inscrirait sur des registres ouverts à cet effet. Malgré des obsessions incroyables et leur burlesque éloquence les centurions ne séduisirent presque personne et il fallait voir l'accueil que recevaient de l'immense majorité de leurs camarades les quelques pauvres diables qui s'étaient laissés convaincre par des lieux communs pareils à ceux dont les recruteurs de l'ancien régime *emmiellaient la brillante jeunesse*. Quoi qu'il en soit, il resta constant que l'École de Mars persistait à repousser le casernement et les représentants Bouillero et Moreau envoyés pour remplacer Peyssard, nous promirent au milieu de nos cris d'allégresse que la Convention nous maintiendrait le droit d'aller attendre dans nos foyers le retour du printemps.

Cependant, nos exercices en tous genres se continuaient sans interruption et, vers la fin de la belle saison, les nuits devenant très fraîches, on nous conduisit dans la vaste plaine du Grésillon, située en face de Poissy, sur la rive droite de la Seine pour y exécuter de grandes manœuvres. Nous y restâmes campés ou pour mieux dire bivouaqués pendant quelque temps. Des avant-postes et des cordons de vedettes et de sentinelles furent établis autour du camp et un corps de garde fut placé à la tête du pont pour nous interdire toute excursion dans la campagne ou la ville. Heureusement pour moi, la rivière n'était qu'à quinze pas de mon quartier et il avait bien fallu laisser libre la voie de halage nécessaire aux grands bateaux normands montant ou descendant la Seine. Je me trouvais par là en rapport avec des marins du Pont-de-l'Arche et des environs qui la plupart étaient chargés de me transmettre des nouvelles de mes bons parents.

Un jour, un de mes parents, maître d'un grand bateau momentanément stationné près d'une île en face du camp, se mit à ma recherche muni d'une énorme dame-jeanne remplie de fort bon vin. Depuis mon entrée à l'École, le jus de la treille n'existait guère pour moi que dans mes souvenirs et malgré ma sobriété héréditaire je ne pus m'empêcher d'accoler amoureusement la bienheureuse cruche qui devint bientôt un objet de convoitise pour une douzaine d'autres malheureux buveurs d'eau vinaigrée accourus près de nous. Leur désir fut promptement satisfait, mais ils caressèrent successivement la cruche avec si peu de retenue que je ne pus moi-même achever de me désaltérer. « Eh bien, cousin, passez un instant à bord, me dit le patron et vous en tâterez d'un autre qui n'est pas pour laver les pieds des chevaux. » Cette proposition acceptée, à peine avions-nous, mon compatriote et moi détaché l'amarre de la barque, que nos autres conviés, qui ne l'étaient pas cette fois, toutes figures qui nous

étaient également inconnues, s'y précipitèrent pêle-mêle pour partager ma bonne fortune. Nous étions arrivés au milieu de la traversée lorsque parut sur le bord le citoyen S..., centurion, qui apostropha vivement le marinier en lui ordonnant de nous ramener à terre. Nous n'en gagnâmes pas moins le bateau dans la travure duquel nous nous installâmes pour savourer le meilleur vin de l'équipage. Nous étions en train de rire à cœur joie des vaines clameurs de l'instructeur, lorsque celui-ci qui s'était fait passer par un pêcheur étala soudain devant nous son énorme corpulence. « S... n... de D..., dit-il, tout bouffi de colère, savez-vous, marinier, à quoi vous vous exposez? Ah! vous prenez les élèves de l'École de Mars pour de la marchandise de contrebande. Eh bien! soyez tranquille, vous ne partirez pas d'ici sans avoir de mes nouvelles. » Tout en s'abandonnant à ce débordement de menaces, le centurion lorgnait du coin de l'œil les gondoles et les tasses d'argent où pétillait un vin généreux. « Allons, citoyen commandant, lui dit affectueusement notre hôte, buvez un coup avec nous, cela ne vous empêchera pas de verbaliser après. » A peine se fit-il prier pour le premier verre, mais il n'en laissa point le loisir pour les suivants: « Il est bon, fameux », répétait-il à chaque rasade. Il n'entendit ni les coups de fouet qui témoignaient que le charretier de rivière entraînait le bateau vers une autre plage, ni le son des trompettes et le bruit des tambours annonçant la retraite dans le camp et que d'ailleurs le vent d'ouest emportait vers Paris. Tout allait le mieux du monde, mais il est certaines superfluités auxquelles un buveur plus que tout autre est obligé de donner cours. Notre chef sort donc de la travure pour satisfaire à cette sorte d'obligation: la nuit était venue et d'un ciel lugubrement éclairé par une lune blafarde, tombait, chassée par un vent impétueux, une pluie de déluge. « Peste! Quel sacré temps! Mais, dites-moi l'homme, ai-je la berlue ou le diable a-t-il emporté les clochers de Poissy? — Les clochers de Poissy, répond le pilote en pouffant de rire sur la barre de son gouvernail, vous n'en êtes guère qu'à cinq quarts de lieue, mais qu'est-ce que c'est que ça pour un homme solide comme vous, mon gros père. » Force fut au gros père de prendre son mal en patience, car lui-même se sentait en faute et d'ailleurs après qu'on l'eût mis à terre nos bras lui furent d'un grand secours pour rouler jusqu'au camp à travers la pluie et la boue. Arrivés aux avant-postes, notre homme se présenta magistralement à notre tête, alléguant que nous étions sortis pour affaires de service et chacun de nous fut à petit bruit se glisser sur sa paille.

Après notre escapade, nous restâmes fort peu de temps dans la plaine du Grésillon où déjà la bise nous avait souvent forcés de souffler dans nos doigts au plus chaud de nos batailles simulées. Nous fûmes rappelés sous les murs de Paris et nous reprîmes possession de notre ancienne enceinte que nous devions bientôt quitter elle-même pour retourner dans nos foyers. Dès le 2 brumaire, la Convention, sur la proposition de Guyton-Morveau, nous en avait maintenu la liberté et avait confirmé la loi du 13 prairial qui prescrivait la levée du camp à l'approche de l'hiver.

Il était temps, car déjà le froid nous faisait grelotter dans nos tentes. Chacun de nous au moment du départ fut gratifié de son équipement complet y compris son épée à la romaine. Je ne sais ce que devinrent les élèves qui refusèrent de nous suivre. Trop peu nombreux pour former un corps particulier, je doute qu'on les eût jamais employés à la guerre sous l'uniforme de l'École dont la nouveauté singulière leur eût infailliblement attiré les plaisanteries de l'armée. Pourtant les noms de plusieurs d'entre eux figurent honorablement dans nos fastes militaires, on en trouve même parmi ceux des maréchaux de France, et les généraux Manhès, Berge

et Le Marrois avaient commencé dans le Camp des Sablons l'apprentissage du métier de la guerre.

(Illustrations de H. Chartier).



Melancolie

PAROLES DE
Raphaël Lightone

Musique de
Celestin
Bernadou

Andantino. $\text{♩} = 152$

CHANT

PIANO

doux
p

E-tends,
é - tends ton ai - le, Vo - le, vo - le tou -
- jours. Va - t - en, va - t - en chère hi - ron - del - le, Au pa -
- ys des a - mours! *très léger*

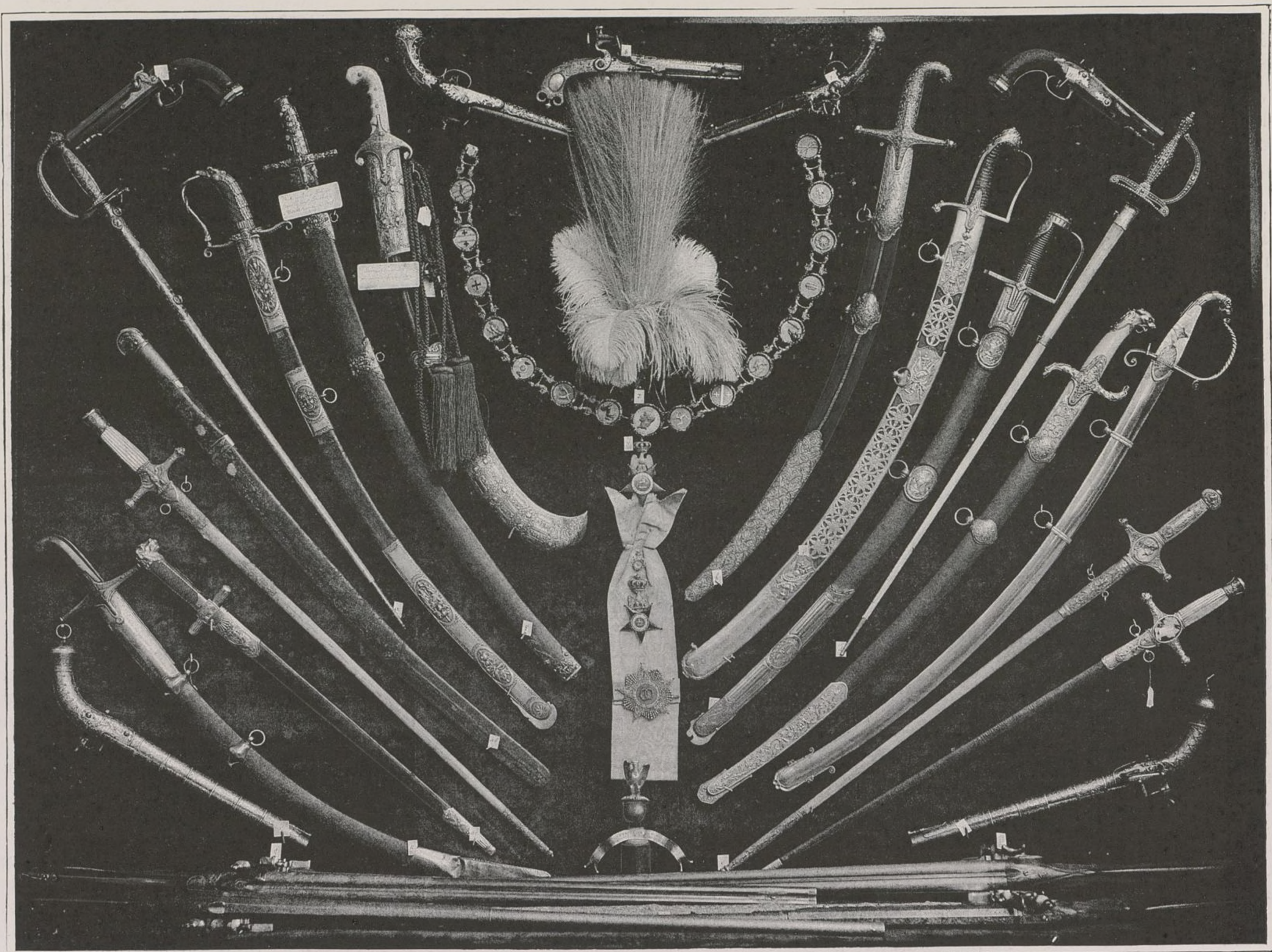




E - tends, é - tends ton ai - le, Et
 fuis vers d'au - tres cieux!
 Va - t - en, va - t - en chère hi - ron - del - le,
 — Vers les ho - ri - zons bleus! Un peu plus lent
 E - tends, é - tends ton ai - le, Vo - le, vo - le tou -
 - jours, oui, tou - jours! Vo - le, vo - le tou - jours, tou - jours!
 a piacere
 Suivez
 Suivez

GULON Grav.





SABRES, FUSILS, PISTOLETS ET DÉCORATIONS DU ROI MURAT (A. S. A. MGR LE PRINCE MURAT).

MURAT

LES DÉBUTS D'UN ROI

PAR FRÉDÉRIC MASSON



LE ROI MURAT EN UNIFORME DE GÉNÉRAL DE SA GARDE ROYALE, MINIATURE DE GUÉRIN (A. M. LE COMTE JOACHIM MURAT).

EN cette exposition de la République et de l'Empire qui, durant des mois, a attiré et passionné la foule, où, grâce à l'intelligente activité des organisateurs, l'on a vu sortir de l'ombre tant de trésors familiaux, inconnus jusqu'à présent du public et ignorés de l'histoire, il n'a point été d'antithèse plus vive, plus frappante et plus sensible que celle offerte aux yeux par les objets provenant de Murat et que pour la première fois avaient bien voulu montrer ses descendants.

On touchait du doigt le point de départ et le point d'arrivée. On avait aux mains le Livret de soldat et les Insignes de royauté. On était contraint de mesurer cette fortune

et elle en apparaissait d'autant plus surprenante que les bornes posées, les dates fixées par des objets matériels empêchaient l'imagination de s'égarer et forçaient l'esprit à se restreindre. En vingt-un ans, roi, de chasseur à cheval et, sept ans après, la fusillade du Pizzo. Tout est étonnement en cette vie et peut-on dire tout y est miracle. Supposez que sur ce *Livret appartenant à Murat pour servir à l'enregistrement de son linge et chaussure*, le fourrier du régiment des Chasseurs des Ardennes eût continué à inscrire les états de services et les mutations que, après les noms et prénoms, vint tout simplement, en style militaire, l'indication

des grades obtenus, quelle déclamation vaudrait cette histoire!

Les gloires accumulées, les titres que l'Empereur a prodigués, on les sait à peu près, mais le point de départ, les premiers échelons gravis, on les sait moins.

Les historiens, celui même qui en ces derniers temps avait pris à tâche de raconter *les Grands Cavaliers* a comme négligé ou ignoré ces débuts, a rapidement passé sur des faits qui, en Murat comme en plusieurs autres, prouvent avec quelle rapidité se forme à la guerre qui a reçu les dons de nature. Peut-être est-ce là pourtant ce qui est le plus utile à connaître et à dire.

Joachim Murat est né à la Bastide-Fortunières le 25 mars 1767, le sixième enfant de Pierre Murat-Jordy et de Jeanne Roubières. Le père est maître de poste, tient auberge et administre comme une sorte d'intendant une partie des biens des Talleyrand. La mère dont il est regrettable qu'on ne puisse ici présenter le portrait, a sous son bonnet de paysanne une figure pleine d'intelligence et de vivacité. On sent en elle la maîtresse-femme à qui son fils portera jusqu'à sa mort, le 11 mars 1806, le plus affectueux respect, la vieille paysanne catholique qui plus que tout le luxe qu'elle pourra tenir de son dernier né, prisera ce modeste chapelet que, pour elle, le pape Pie VII a remis au général commandant en chef l'armée de Naples.

Ce sont des gens aisés, ces Murat, qui dotent leurs filles et donnent de l'instruction à leurs garçons. Les filles, Jaquette, Antoinette et Madeleine se marient dans le pays; l'ainée, à un M. Samat de Soulmès; la deuxième à Jean Bonafous, la troisième à un M. Molinié. Joachim, dernier né de trois garçons, est destiné à l'église; son avenir est assuré par quelque bénéfice que lui vaudra la protection des Talleyrand; il a une bourse au collège de Cahors, puis au séminaire de Toulouse; mais ce grand beau gars de cinq pieds six pouces deux lignes se sent une médiocre vocation pour l'état ecclésiastique. Est-ce pour échapper aux suites d'une fredaine de jeunesse ou par un goût irrésistible pour le métier que, au passage des Chasseurs des Ardennes, traversant Toulouse pour aller d'Auch à Carcassonne leur nouvelle garnison, Murat s'engage dans la compagnie de Niel? Ce de Niel sera plus tard en pleine Terreur colonel du régiment, qui a pour chef en ce moment un Lezay Marnésia,

de ceux qui devront, dix ans après, tant de faveurs à leur vague alliance avec les enfants de Joséphine de Beauharnais. Murat suit le régiment de Carcassonne à Schelestadt et s'y trouve en 1789. A ce moment, on dit que sa mauvaise tête lui vaut une affaire et qu'il se trouve heureux d'obtenir par M. de Niel son congé absolu. Cela peut être, mais il n'en est point trace en ses états de services. En 1791 pourtant, on doit penser qu'il est revenu dans son pays en congé puisque, en même temps que Bessières, il est choisi par le directoire du département pour être l'un des trois sujets que le Lot doit fournir à la Garde constitutionnelle du Roi. Il est admis dans cette garde le 8 février 1792 et n'y reste pas un mois, car il est congédié le 4 mars. Sans doute, il s'est lui-même senti déplacé dans ce milieu réactionnaire; il a voulu donner sa démission; mais alors son lieutenant-colonel a tenté de l'embaucher pour l'armée des Princes, a fait sonner à ses oreilles quarante beaux louis d'or s'il rejoignait les émigrés de Coblenz. Murat qui tient à justifier sa retraite devant le directoire du Lot, dénonce le fait, et sa dénonciation revenue aux mains du Comité de surveillance de la Législative constitue un des principaux griefs que Bazire invoque contre la Garde constitutionnelle et par lesquels il obtient sa dissolution.

Murat est rentré à son ancien régiment, devenu 12^e chasseurs, et il y est nommé brigadier le 29 avril, maréchal des logis le 15 mai, sous-lieutenant à l'escadron franc le 15 octobre et lieutenant le 31 du même mois. Il doit ce rapide avancement à la faveur personnelle de son colonel M. d'Urre de Molans, lequel, lorsqu'il est nommé général de brigade, l'emmène comme aide de camp et le fait nommer capitaine à titre provisoire par le général Dampierre, le 14 avril 1793.

Murat a fait avec son régiment la première campagne de l'armée du Nord. On sait que le 12^e chasseurs s'est trouvé au combat de Grandpré, au siège de Landrecies, à la bataille de Jemmapes et au combat de Saint-Trond, et qu'il s'y est distingué: on ne sait rien de particulier sur Murat, mais son rapide avancement et la faveur de son colonel parlent pour lui.

A ce moment, un personnage bizarre, nommé Landrieux, auquel on ne peut refuser ni l'adresse ni l'esprit d'intrigue, s'occupe de former sur la frontière un corps franc à cheval auquel il a donné le nom de Hussards-braconniers. Élevé dans la domesticité lointaine du comte de Provence, n'ayant jamais servi que dans une vague garde nationale de village, Landrieux a besoin, dans son régiment, pour lui donner une apparence militaire, de quelques officiers sachant le métier. Il a connu Murat à Arras et il lui propose la deuxième place vacante de chef d'escadron; en même temps, il écrit au ministre pour demander

cet officier: « Il est aussi patriote que moi » dit-il. Murat accepte et, le 8 mai, est avisé par

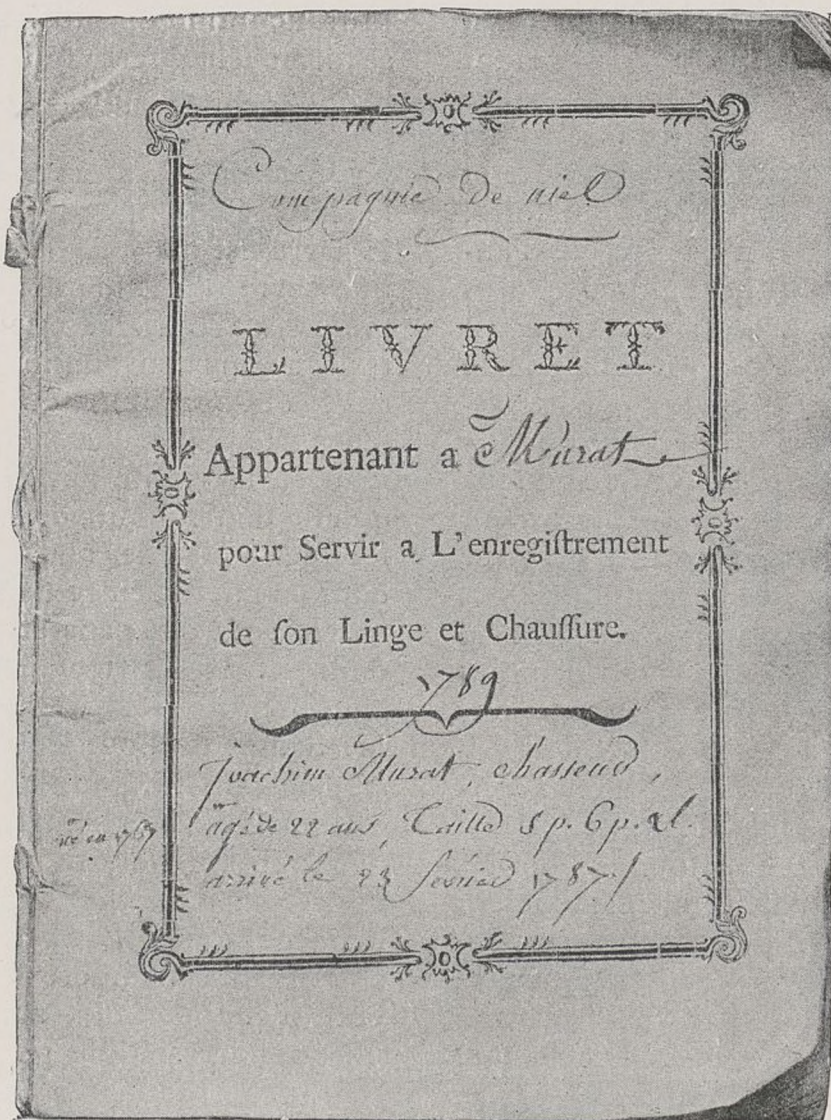
Landrieux qu'il est nommé provisoirement. Il rejoint à Hesdin et, durant que Landrieux court le département de la Somme à la suite des Représentants en mission, il s'occupe fort activement de former le 2^e et le 3^e escadrons de guerre, est chargé de l'administration entière du régiment et rend, paraît-il, de réels services, car il est confirmé le 14 août 1793 dans son grade provisoire.

Mais alors Landrieux et Murat se brouillent. Sans doute Murat ne veut point lâcher le commandement du régiment qu'il a formé et Landrieux ne veut point perdre la ferme que la République lui a donnée. Outre sa vanité satisfaite, c'est une source de profits qu'il s'entend à exploiter; c'est une entreprise dont il a eu l'invention, qu'il a mise en valeur par des commis et qui doit lui rendre des bénéfices; non qu'il entende pour cela risquer sa peau; un régiment travaillant en France, par petits paquets, aux perquisitions, réquisitions, arrestations, cela est de bien meilleur rapport que la guerre. Murat prétendait-il pour les hussards-braconniers à de plus glorieuses besognes ou bien était-ce l'intérêt personnel qui le guidait uniquement? en tous cas, c'est lui qui engage la lutte. Alors, dénonciations sur dénonciations: « Landrieux, dit Murat, est un aristocrate, un suppôt du ci-devant comte de Provence. — Murat, dit

Landrieux, porte partout le trouble par son inconduite et son indiscipline ». Chacun renchérit sur l'autre, prétend paraître meilleur citoyen, exagère son jacobinisme pour en avoir certificat et terrasser l'adversaire, si bien que, fouetté par la jactance méridionale et ne sachant plus qu'inventer pour se faire bien venir, Murat imagine que son nom, par le simple changement d'une lettre, peut devenir pareil à celui d'un des dieux du Panthéon républicain. Cela emporte tout en effet; après ce coup d'audace, un examen épuratoire a lieu à Flers le 6 frimaire an II, Landrieux est chassé du régiment et bientôt incarcéré. Mais Murat — ou Marat — n'est pas pour cela nommé chef du régiment, devenu le 21^e chasseurs. De sa prison, Landrieux se défend, emploie ses amis, fait agir ses complices, ceux qui ont pris leur part de ses spéculations militaires. Bref, après une étrange guerre d'écrits, Murat est arrêté à son tour à Amiens le 28 floréal an II; et comme, deux mois plus tard, c'est le 9 thermidor, Landrieux prend sa revanche; il se présente comme une victime des Décemvirs, il accuse Murat d'être un terroriste et pour cette nouvelle campagne il se fait un allié du citoyen Rey, le nouveau commandant du 21^e, qui a ainsi gobé l'huître laissant les coquilles aux deux ennemis, et qui ne se soucie point de rendre gorge. Une année se passe pendant laquelle on ne sait trop quelle



MURAT EN COSTUME DE PRINCE FRANÇAIS, PAR GÉRARD (A. M. LE DUC DE MOUCHY).



est au juste la position de Murat. Est-il rentré à son régiment ou bien est-il réformé et attend-il à Paris l'occasion et la fortune? Est-il de cette multitude d'officiers venus de toutes les armées, de tous les corps francs, de toutes les gardes nationales de la République, auxquels les circonstances ont fait conférer des grades et qui, maintenant que leurs corps sont licenciés ou dispersés, que les besoins sont moindres et les périls moins urgents, sollicitent vainement pour être replacés? Ce sont ces officiers réformés ou inemployés qui, réunis en un bataillon des hommes de 89, feront le gros de la besogne au 13 vendémiaire.

Murat est-il avec eux? Ou bien, comme le donnent à croire ses états de service qui ne marquent point d'interruption, sa détention a-t-elle été brève, est-il rentré avec son grade à son régiment, s'y trouve-t-il en titre? Il est certain que, à la fin de l'an III le 21^e chasseurs est employé à Paris en même temps que Murat y est de sa personne, et cela donne à penser; mais, de cette coïncidence, il est difficile pourtant de tirer une certitude.

Quoi qu'il en soit, Murat est sous la main lorsque, dans la nuit du 12 au 13 vendémiaire, Barras nommé tout à l'heure général en chef de l'Armée de l'Intérieur, apprend de son prédécesseur Menou, qui vient d'être destitué, que quarante pièces de canon sont aux Sablons sous la garde de quinze hommes et peuvent d'un moment à l'autre être enlevées par les insurgés. Si cela arrive, la Convention est perdue. Barras dit à Bonaparte qui commande sous ses ordres: « Tu vois s'il y a un moment à perdre... qu'on coure à l'instant me chercher cette artillerie et qu'on me la ramène en toute diligence aux Tuileries. » Il est minuit. Bonaparte expédie aussitôt l'ordre à Murat qui part avec trois cents chevaux, et qui, à deux heures du matin, arrive aux Sablons où il trouve la tête d'une colonne de sectionnaires qui venaient saisir le parc. Il est à cheval; on est en plaine, les sectionnaires se retirent et, à six heures du matin, les quarante pièces de canon sont aux Tuileries. Dispersées sur tous les points nécessaires à la défense de la Convention, elles jouèrent dans la défaite des Parisiens le rôle majeur.

Pour Murat, la récompense ne se fait pas attendre: le 13 pluviôse an IV (2 février 1796) il est nommé chef de brigade pour prendre rang du 18 novembre 1793, et quelques jours plus tard, Bonaparte appelé à commander en chef l'armée d'Italie, organise son état-major en vue de la campagne et, sur les témoignages de Junot et de Marmont qui se sont liés avec Murat, l'appelle à lui comme aide de camp (10 ventôse an IV — 29 février).

Ainsi, c'est ici réellement son début: de 1787 à 1796, en dehors d'une campagne qu'il a peut-être faite à l'armée du Nord, on ne peut constater officiellement sa présence à aucune action de guerre. Il a sans doute gardé de son passage au 12^e chasseurs un semblant d'éducation militaire, mais d'une éducation telle qu'il l'a pu recevoir en une année, puisque c'est d'avril 1792 à avril 1793 qu'il a franchi les grades, de brigadier à capitaine. Et pourtant, dès l'ouverture de la campagne d'Italie, à Mondovi, lorsque Stengel, dans la charge qu'il exécute contre les débris de l'armée piémontaise, a été blessé d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de sabre et qu'il est tombé sur le champ de bataille au pouvoir de l'ennemi, c'est Murat qui prend la direction du mouve-

ment, exécute à la tête du 20^e dragons une poussée décisive, reprend Stengel, et force l'ennemi à la retraite. Il est cité à cette occasion dans le rapport en chef et, après l'armistice de Cherasco, il est envoyé à Paris pour y porter au Directoire l'instrument qui vient d'être signé. Une telle nouvelle mérite qu'on accueille favorablement le messager: Murat est nommé général de brigade le 21 floréal an IV (10 mai 1796).

A son retour en Italie, sa fortune hésite quelque temps. Il n'a pu se tenir de faire la cour à la femme du général en chef; en une action, Bonaparte a trouvé qu'il manquait d'énergie. Ce n'est pas pourtant qu'il ne se soit prodigué, qu'il n'ait été superbe d'audace à Valeggio où, menant la charge, il a pris neuf pièces de canon, deux étendards et 2,000 hommes; qu'il n'ait été habile dans la marche sur Livourne, intrépide dans l'attaque du camp retranché de Mantoue; que, à Roveredo, à Bassano, à Tereza, à Saint-Georges où il a été blessé, à Rivoli où il a mené au feu une brigade d'infanterie et contribué puissamment à la victoire, il n'ait donné des marques d'une intelligence militaire singulière. Attaché ensuite à la division Bernadote, il a été en quelque sorte chargé d'y maintenir en face des vétérans de Sambre-et-Meuse la gloire de l'armée d'Italie, et c'est

ce qu'il a fait dans l'audacieuse marche sur Gradisca, sur Goritz et sur Laybach.

Néanmoins, l'opinion de Bonaparte sur lui n'est point assise encore. Dans les notes que Clarke envoie sur les généraux au Directoire, il est question de sa légèreté et du besoin qu'il a de se former. Bonaparte paraît se remettre avec lui durant le séjour à Mombello et il lui confie même une mission de confiance dans la Valteline, mais cette mission n'a-t-elle pas aussi pour objet de l'écarter de son entourage immédiat? Ce qui est sûr, c'est qu'il ne l'emmène point ensuite à Rastadt ni à Paris; que Murat reste à l'armée d'Italie, employé ensuite à l'armée de Rome, ne parvient qu'à grand-peine, et peut-être contre le gré de Napoléon, à se faire attacher à l'armée d'Égypte. Il faut qu'il emprunte 12,000 francs à Duveyrier pour rejoindre à Toulon, et, dès que la flotte est arrivée à Malte, il écrit à Barras pour solliciter son rappel, il veut être employé ailleurs, parce que Berthier est son « ennemi » et qu'il voit tous les jours l'amitié du général Bonaparte diminuer à son égard.

Néanmoins, au débarquement en Égypte, à la prise d'Alexandrie, il reçoit l'importante mission de relier avec ses troupes l'attaque de droite à l'attaque de gauche, Kléber à Menou, et son arrivée décide la journée. Dans la marche sur le Caire, il a le commandement de l'arrière-garde, poste d'extrême confiance. Il charge en tête du 3^e Dragons, à Salahieh, de façon à se montrer le premier entre les braves,

mais ensuite sa mauvaise tête l'emporte et il faut que, pour arrêter ses propos, Bonaparte le menace « de lui faire mettre du plomb dans la cervelle ».

Les combats de Dyndeyt, de Myt-Ghamar, de Damanhour où il montre qu'il sait manier l'infanterie; celui de Gazah où, avec quelques escadrons, il écrase les 6,000 cavaliers arabes, et mamelucks de Djézzar; la jolie reconnaissance sur Safed et Yacoub, et, après, le merveilleux combat du pont de Yacoub avec l'étonnant butin sur les Damascènes, toute cette campagne de Syrie où Murat, non content de ses voltiges au dehors du camp,



LA REINE CAROLINE ET SES ENFANTS, PAR GÉRARD (A S. A. MGR LE PRINCE MURAT.)



LA REINE CAROLINE, MINIATURE D'ISABEY (A MADAME LA DUCHESSE D'ISLY).

prétend encore monter la tranchée devant Saint-Jean-d'Acre, ne peut encore le rétablir entièrement dans les bonnes grâces de Bonaparte. Il faut Aboukir et l'ingénieuse et manœuvrière audace de Murat, l'armée ottomane jetée à la mer, le camp ennemi emporté et, de la main même du général de cavalerie, le séraskier Mustapha-Pacha blessé et fait prisonnier.

Murat qui a la mâchoire brisée du coup de pistolet que le séraskier lui a tiré d'abord, est, sur le champ de bataille, nommé général de division et, par une de ces récompenses dont Napoléon a le secret, par lesquelles il sait, à chaque instant, par une trouvaille nouvelle, fouetter le courage, reconnaître le dévouement et satisfaire l'ambition, le général en chef donne à la brigade de

cavalerie que Murat a commandée à Aboukir « deux pièces de canon anglaises qui avaient été envoyées par la Cour de Londres en présent à Constantinople et qui ont été prises à la bataille; sur chaque canon seront gravés les noms des régiments qui composaient la brigade : 7^e hussards *bis*, 3^e et 14^e dragons, le nom du général Murat et celui de l'adjutant-général Roize, et, sur la volée, ces mots : Bataille d'Aboukir ».

Tout le monde a dans les yeux cet admirable tableau de Gros qui montre Murat, pareil à un demi-dieu antique, sublime de beauté, de jeunesse et de force, étreignant de ses cuisses nerveuses un cheval d'un blanc d'argent, chassant vers la mer la foule épeurée des Osmanlis et frappant de son cimenterre les der-



TABATIÈRE DONNÉE PAR LE ROI MURAT AU BARON AYMÉ DE LA CHEVRELIÈRE (A M. LE BARON DE LA CHEVRELIÈRE).



niers coups. Tel il faut voir Murat et le retenir : une selle, au dos d'un cheval qui se cabre sur l'ennemi, voilà son vrai trône, un sabre voilà son sceptre, la bataille voilà l'atmosphère qui lui convient.

Comment tenir rancune au victorieux d'Aboukir? Bonaparte repartant en France, le tire de l'hôpital d'Alexandrie, l'embarque sur la *Carrère*, conserve de la *Muiron*, sur laquelle il monte lui-même, et, deux mois après, on est à Paris. C'est le 25 vendémiaire an VIII.

On a dit que, là, en vue du coup d'État que Bonaparte méditait, Murat avait été chargé de pratiquer les officiers de cavalerie tandis que Lannes s'occupait des fantassins et Marmont des artilleurs. En vérité, il n'était pas besoin de travailler l'armée ni la nation. Bonaparte à Fréjus, en France, à Paris, c'était le coup d'État fait. Tout le monde y aspirait, tout le monde le voulait, tout le monde d'avance le tenait accompli. Encore fallait-il le réaliser et il n'est point douteux que, après Lucien Bonaparte, ce furent Murat et Leclerc qui y eurent la plus grande part. Cet ordre jeté par Murat aux grenadiers à l'entrée de l'Orangerie de Saint-Cloud : « Tambours, la charge! Grenadiers en avant! » c'est le plus éloquent des discours. Et depuis que la France jouit du gouvernement parlementaire, jamais orateur ne mérita mieux son triomphe.

Dès avant le 18 brumaire, on peut croire que le général Bonaparte avait promis à son lieutenant la main de sa jeune sœur Caroline. Au moment du coup d'État, elle était en pension à Saint-Germain et ne se doutait point des événements, mais, dans la nuit, Murat, en vrai chevalier amoureux, expédia de Saint-Cloud quatre grenadiers de la Garde du ci-devant Directoire, qui tapant vigoureusement à la porte de la maison de M^{me} Campan, se firent ouvrir d'autorité pour raconter Bonaparte consul. M^{me} Campan fut furieuse et Caroline ravie.

Deux mois après, le 28 nivôse, le contrat : la future — si jolie, si fraîche, avec son teint éblouissant, sa physionomie pleine d'expression et de vivacité, cette peau qui semblait du satin glacé de rose, ces dents riantes, cette taille encore mince et souple — car ce fut par là, par les épaules rondes, le buste trop court et qui s'engonça vite, par les hanches trop fortes et la disproportion de la tête trop grosse qu'elle pécha — la future apportait en dot 40,000 livres que lui donnaient ses frères et 12,000 livres de hardes et bijoux : mais est-ce que cela comptait, la dot, quand on avait cet avenir, celui de la France régénérée, ayant trouvé son homme, son héros, celui en qui elle s'incarnait

et se fondait en tendresse, comme une maîtresse à l'amant?

Et pour Murat, voici d'abord la confirmation du grade de général de division; vingt jours après, le commandement en chef de la garde des Consuls; puis, le commandement, comme lieutenant du général en chef, de la cavalerie de l'Armée de réserve; puis le commandement en chef de l'Armée d'observation du Midi, le commandement en chef dans la République italienne, avec mission de mettre le roi de Naples à la raison; et c'est alors qu'il passe à Rome, qu'il dine en tête à tête avec le Pape, lequel, tout de suite, avec cette finesse italienne et son instinct cléricale, pense que ce soldat a une vieille mère et le conquiert en lui donnant un chapelet pour elle.

Président du Collège électoral du Lot, gouverneur de Paris, maréchal d'Empire, grand-amiral et prince de l'Empire, lieutenant de l'Empereur en l'an XIV, grand-duc de Berg et Clèves, lieutenant-général du royaume d'Espagne, roi des Deux-Siciles. Allons, fourrier, inscris au livret, cela en vaut la peine et il faudra bien des siècles, bien des âges avant que, sur un livret de soldat, les petits-fils de tes arrière-neveux aient à calligraphier un tel avancement.

Et comme si rien ne devait manquer à la fortune de cet homme, qu'on regarde, entourant la jeune et ravissante mère, ces quatre mignons enfants. Le premier c'est Napoléon-Achille, fils du Premier Consul et d'Hortense, né à Paris le 22 janvier 1801, cet Achille qui, devenu citoyen des Etats-Unis, marqua dans plusieurs ouvrages une si vive et si brillante intelligence; cette charmante petite fille aux longs cheveux bouclés dont la tête rappelle si curieusement celle de Murat, c'est la préférée de son père : Lœtitia-Joséphine. Il faut lire les lettres que Murat lui écrit pour juger la tendresse avec laquelle il la couve : ces lettres que mon ami Guido Biagi a publiées, selon le joli usage italien, pour les « *Nozze Benzoni-Martini* ». Elle épousera le marquis Pepoli de Bologne et elle a laissé de nombreux descendants. Après, c'est Napoléon-Lucien-Charles, ce rieur joli en son habit de velours rouge, celui dont les fils et les petits-fils représentent aujourd'hui le nom de Murat. Enfin, la dernière qui s'empresse des deux mains à porter cette gerbe de fleurs, c'est Louis-Julie-Caroline, qui sera la comtesse Rasponi.

C'est ici le point culminant de la vie de Murat : si vivace et si puissante que fût son imagination, comment eût-il rêvé semblable fortune. Il devait payer plus tard — et combien! — ces jours de rêve, mais n'était-ce pas assez de les avoir vécus!

FRÉDÉRIC MASSON.



CHAPELET DONNÉ A MURAT POUR SA MÈRE, PAR LE PAPE PIE VII (A M. LE COMTE JOACHIM MURAT).

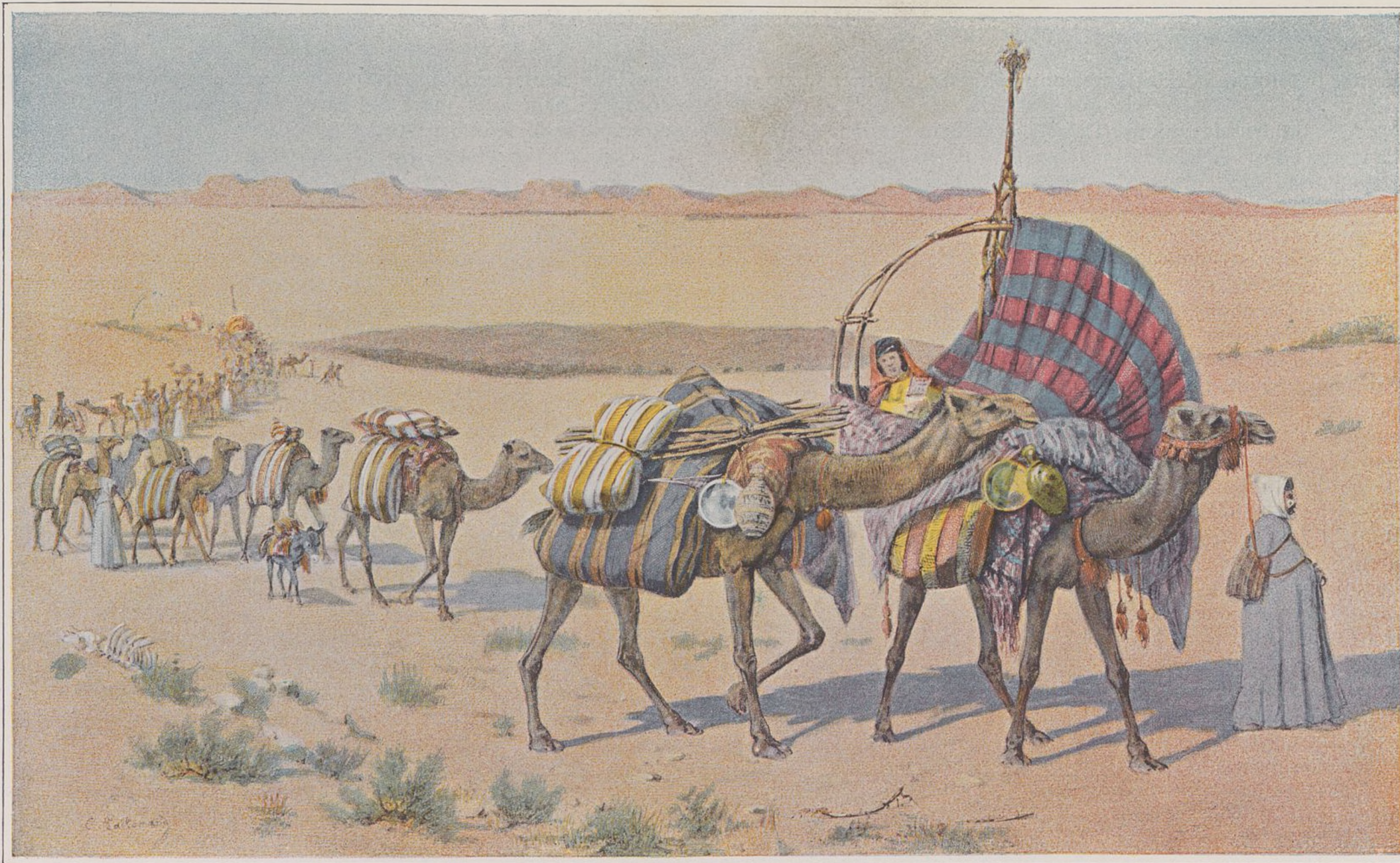


(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction).

Copyright 1895 by Bousod, Valadon & Co.

ATTENDANT LA DILIGENCE

Ayuntamiento de Madrid



Femmes Nomades

PAR CHARLES LALLEMAND

Assis devant le petit café maure de Bordj-Sâada, des Arabes prenaient le kaoua, fumaient et causaient. Le soleil couchant teintait d'or les burnous. De temps à autre le kaouadji paraissait sur le seuil de la maisonnette, tenant en éventail de minuscules bouillottes dont il versait le contenu dans les tasses.

Assis sur les talons, le dos contre le mur, ses clients aspiraient bruyamment le moka odorant, afin de mêler l'air frais à la boisson brûlante.

C'étaient des gens du Nord et du Sud, du Tell et du Sahara : car Sâada est à cheval sur les routes d'El-Oued et de Touggourth, d'où viennent les dattes exquis. Par là, les céréales des Plateaux s'acheminent vers le Sud dans de grands sacs à larges rayures, chargés symétriquement sur les chameaux des longues caravanes.

Les caravaniers se connaissent tous, s'étant cent fois croisés sur les mêmes pistes. Bordj-Sâada est un de leurs rendez-vous préférés, certains qu'ils sont d'y rencontrer des amis, des parents ou des connaissances, et d'y apprendre quelque nouvelle. Ceux des campements éloignés étaient venus à cheval, et leurs montures, bride à terre, attendaient patiemment ; le soleil jetait des reflets métalliques sur leurs croupes arrondies. Au loin, vers le Nord, dans la direction de Biskra, la montagne à la joue rose, l'*Ahmar-Khradou*, semblait taillée en plein rubis... montagne féérique !

« Allons, Ahmed, raconte une de ces bonnes histoires que nous entendons toujours avec grand plaisir. »

Ahmed secoua la tête tristement.

« Vous avez tous connu le caravanier Ali, l'un des meilleurs d'entre nous ? »

— Bien sûr.

— Il est mort il y a quatre ou cinq mois.

— Dieu ait son âme ! dirent ensemble les assistants.

— Et mort misérablement, continua Ahmed : amaigri à ce point, qu'il était méconnaissable. Il avait perdu tout son sang, comme si quelque chitane de l'enfer s'était amusé à le lui sucer.

— Et de quoi est-il mort ?

— Dans la tribu, on ne le sait pas au juste... en tout cas il paraît inconcevable à tous qu'un homme fort, bien bâti et sage comme Ali ait pu succomber ainsi... d'épuisement.

« Un intime ami m'a donné des détails sur cette triste mort. L'histoire est lamentable ; et, vous le savez, mes amis, je ne me complais pas dans le récit des choses tristes.

— C'est égal... nous avons tous connu et estimé le vaillant caravanier Ali. Nous l'aimions même, comme un des meilleurs compagnons sur les longues pistes que parcourent nos caravanes. Si triste qu'elle puisse être, son histoire nous intéressera. Nous l'écoutons.

— Puisque vous le voulez... »

Ali commença ainsi son récit.

Vous n'ignorez pas qu'Ali a épousé, il y a cinq ans ou six ans, une femme du nom de Aïcha. Mais, comme il était riche, et qu'il tenait à ce que sa tente si hospitalière fût toujours bien servie, il reconnut bientôt que le travail était trop pénible pour une seule femme.

Il résolut donc de prendre une seconde épouse. Son choix tomba sur une jeune fille d'une tribu voisine, la belle Khadidja, dont les yeux brillaient sous leurs cils noirs comme les étoiles dans le ciel sombre, dont les joues étaient roses comme l'aurore des plus beaux jours ; dont le sourire découvrait tout un chapelet de perles blanches ; chapelet idéal, tel qu'on doit rêver d'en égrener dans le Paradis du Prophète !

« Dieu soit avec Mahomet ! » ajoutèrent en chœur les auditeurs d'Ahmed.

Khadidja était si charmante qu'Ali ordonna qu'elle fût dispensée des travaux du dehors et que ses occupations se bornassent aux travaux de la tente.

Aïcha, la première femme, qui avait elle-même favorisé le second mariage, comptant bien que la nouvelle épouse partagerait avec elle les durs travaux de la recherche de l'eau et du bois, éprouva une amère déception en apprenant qu'ils seraient épargnés à sa co-épouse.

Elle essaya de protester.

« Mais, Ali ! pourquoi Khadidja n'irait-elle pas au bois et à l'eau, tout comme moi ? »

— Comme c'est ma volonté, je pourrais me dispenser de te répondre : mais sache bien que Khadidja est la fleur qui orne ma tente et qui parfume ma vie. J'entends ne pas la flétrir prématurément en lui imposant des travaux pénibles. C'est bon pour toi, cela : pour toi qui n'es plus belle et qui n'as rien à perdre par l'accomplissement des grosses besognes. J'ai dit : et pas un mot de plus. Sinon je ferai intervenir une troisième personne dans la conversation. »

Ce disant, Ali montrait à Aïcha la matraque placée à portée,

contre le montant de la tente, pour chasser les chiens trop hardis.

Aïcha tourna les talons. La rage et la haine étaient descendus dans son cœur. Allah seul peut savoir où s'arrêtent la haine et la rage d'une femme arabe blessée dans son orgueil.

Les premiers temps de l'union d'Ali et de Khadidja passèrent comme une coulée d'eau fraîche et de miel. Khadidja était une épouse charmante. Ali se montrait affectueux et prévenant. De chacun de ses voyages dans le Nord ou dans le Sud, il rapportait à sa petite femme des bijoux précieux ou des étoffes aux riches couleurs.

Tout allait à souhait. Et, même, chose assez fréquente pour nos femmes arabes — des enfants lorsqu'on les marie — la beauté de Khadidja s'était épanouie après le mariage.

Les jeunes hommes de nos douars ont le sang chaud et l'amour prompt. Aussi n'en était-il

pas un qui n'enviât le bonheur d'Ali. Un surtout, très vaillant garçon d'un douar peu éloigné. Brahim est son nom. Il tomba follement amoureux de Khadidja. Les yeux de l'aigle, la force du lion et l'agilité de la gazelle sont réunis dans sa personne.

Brahim avait tout mis en œuvre pour séduire la belle Khadidja. Il lui avait fait parvenir de beaux présents ; en toute occasion il lui avait adressé de furtives prières, des regards brûlants et suppliants ; les entremetteuses les plus habiles avaient été dépêchées par lui ; il était même parvenu, par elles, à lui faire absorber dans son café les cendres d'amulettes infailibles. Khadidja restait fidèle à son mari.

Une telle résistance irrita Brahim. Aussi, lorsqu'il apprit que l'on commençait à jaser et à rire de son insuccès, il tomba dans un indescriptible état d'exaspération. Sa tête était perdue.

« Le prophète, ajouta Ahmed, le prophète apostrophant ses femmes, n'a-t-il pas dit : « Je ne connais pas de défaut qui soit « plus puissant que vous, ô femmes ! à faire disparaître le sens « moral de l'homme ! »

« Je l'aurai... je l'aurai ! s'écriait-il sans cesse en serrant les dents et montrant les poings : je l'aurai ! dussé-je la tuer, tuer son mari, me tuer moi-même... je l'aurai... je l'aurai ! »

Et il courait dans la campagne comme un dément.

Ali fut appelé à Constantine pour témoigner dans un procès. La résolution de Brahim fut rapide — simple son projet.

Khadidja accompagna son mari une journée entière dans le superbe *bassour* (palanquin) qu'Ali avait fait construire pour elle, tout couvert d'étoffes précieuses : le chameau porteur, le plus beau et le meilleur du troupeau, disparaissait sous les tapis, les houppes et les pendeloques en laines de toutes les couleurs du caparaçon.

Khadidja, après avoir mis toutes choses en ordre, prenait plaisir à passer devant la tente les heures si belles qui précèdent le coucher du soleil.

Brahim avait observé cette habitude. Aussi alla-t-il d'un pas décidé vers la tente aux larges zébrures devant laquelle Khadidja rêvait.

Il passa devant elle sans s'arrêter... mais non sans jeter sur elle un long regard de défi, passant la main droite sous son menton, d'un geste tout naturel.

Khadidja tressaillit. Les femmes du Désert connaissent toutes la terrible signification de cette pantomime, si simple et si inoffensive en apparence.

Ce geste furtif lui avait appris qu'elle devait s'attendre à tout de la part de l'amoureux éconduit. Il était certain que Brahim essaierait, malgré la bonne garde faite autour d'elle, de pénétrer dans la tente.

Cette déclaration muette était pour consterner une femme comme Khadidja... « une des rares femmes fidèles du Sahara », ajouta le malicieux conteur.

Quel parti prendre ? Le mari est absent.

S'en ouvrir aux siens ? Et si, après l'esclandre causé par sa révélation, Brahim ne se montrait pas ; si sa mimique n'avait été qu'une comédie pour l'amener à céder ? Et puis son mari, au retour, ne passerait-il pas de la douceur aux violences ?

Et si, cependant, Brahim venait ?

Cette dernière question, qu'elle se posait à elle-même, fit descendre dans son cœur un charme indéfinissable. Ce charme irrésistible de l'imminence du danger, auquel nos femmes arabes sont si sensibles. Elle ressentait aussi l'orgueil qu'éprouvent nos femmes, lorsqu'elles se sentent l'objet de passions violentes qui font risquer la vie.

La nuit venue, Khadidja se retira dans le compartiment de la tente qui lui était réservé ! Elle se laissa tomber plutôt

qu'elle ne s'assit sur la *freschia* (1) de Gafsa sur laquelle elle avait l'habitude de dormir. Là, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, les yeux fixes et sans regard, elle resta anéantie.

Quel drame allait se dérouler dans cette tente d'ordinaire si paisible, dont Ali avait confié la garde à deux proches parents, gens audacieux et courageux, qui ne plaisaient pas. Le sang allait couler sous ses yeux... et pour elle.

A cette pensée, la pauvre Khadidja porta les mains devant les yeux, comme pour cacher à sa vue l'horrible spectacle qui s'était présenté à son imagination.

Les chiens qui ne cessaient d'aboyer autour de la tente ralentirent leurs aboiements. Bientôt il s'établit au dehors un silence profond. Aucun bruit ne trahissait le voisinage d'un étranger.

Peut-être Brahim ne viendra pas : car l'heure du matin n'est plus loin.

Khadidja était à la torture.

Soudain un bruit léger se fit dans la haie d'épines sèches qui entourait la tente pour la défendre contre bêtes et gens de mauvais vouloir. Khadidja entendit les branchages de jujubier s'écarter.

Glacée d'effroi, elle resta comme pétrifiée.

Ses yeux, démesurément écarquillés, fixaient machinalement le point où le mouvement s'était produit.

Une tête éclairée par un filet de lune passé à travers les fidj (2) parut, poignard aux dents. Puis une main ensanglantée par les épines se posa sur le sol.

« Silence femme... si tu bouges, je te tuerai... je me tuerai après. »

Un instant après Brahim était auprès de Khadidja, assis à ses pieds, sur la *freschia* de Gafsa.

La fausse indication d'un vol de moutons avait attiré les gardiens de Khadidja à cent pas de la tente, du côté opposé à l'irruption de Brahim. Les chiens avaient été apaisés par un serviteur d'Ali, gagné par l'amoureux.

Mais le danger n'était pas moins grand, les parents pouvaient revenir d'un instant à l'autre.

Brahim put cependant s'échapper sans être vu.

Emue, charmée par l'aventure, fière d'avoir inspiré une passion aussi violente au vaillant parmi les vaillants, Khadidja fut tout entière à l'amour nouveau. A partir de ce jour, ce fut elle qui combina les rendez-vous. Pour Brahim, la chaîne ne tarda

(1) Couverture.

(2) Toiles de la tente.



KHADIDJA ACCOMPAGNE SON MARI (p. 154)

pas à s'alourdir, Khadidja étant devenue jalouse comme une tigresse. D'autant que, séduit par les charmes d'une fort belle fille de son propre douar, il ne montrait plus qu'un empressement médiocre.

Khadidja s'aperçut de ce refroidissement et finit par acquérir les preuves de l'infidélité de son amant. Le désir de la vengeance envahit son âme.

Elle donna un rendez-vous près de la fontaine voisine du douar, sachant que Brahim y viendrait pour lui donner le change. En même temps elle fit adroitement savoir à son mari qu'un voleur devait, la nuit suivante, s'approcher de la fontaine pour enlever des bêtes.

Ali rassembla ses gens et leur assigna les postes d'une embuscade. La nuit venue, tous se retirèrent sous leur tente comme à l'ordinaire, afin de tromper le voleur qui, caché dans quelque broussaille, devait vraisemblablement épier ce qui se passait dans le douar.

A l'heure où les chiens se taisent, Ali donna un imperceptible signal.

Aussitôt il se vit entouré de ses amis et de ses serviteurs. Après leur avoir renouvelé ses recommandations, ils se dirigèrent, rampants, invisibles, vers leurs postes. Ali avait gardé pour lui le poste de la tête de l'embuscade.

La lune, à son déclin, montrait vers l'orient ses fines cornes d'argent, ne jetant sur les buissons que des lueurs indécises. Des oiseaux migrants passaient dans le ciel sombre, leurs clameurs plaintives semblant tomber des étoiles; dans le lointain, les chacals hululaient lamentablement; autour des hommes embusqués un silence profond.

Auprès d'une touffe de retem Ali crut entrevoir une forme humaine.

Lentement il épaula et dirigea le canon de son moukhala vers l'ombre aperçue: puis attendit. L'ombre glissa derrière un buisson de lentisque. L'arme d'Ali suivit ce mouvement. Une troisième fois l'ombre apparut: cette fois distincte. Plus de doute... c'était le voleur!

Un coup de feu retentit, presque aussitôt suivi de deux autres; un cri de douleur sortit de la broussaille.

Bientôt ce fut un appel général... « Au voleur!... à l'assassin! » En quelques minutes tout le douar fut sur pied. Les gens accouraient brandissant des torches. Ali et ses hommes fouillèrent les buissons, visitèrent le ravin de la fontaine et ne trouvèrent que quelques gouttes de sang à la place même où Ali avait ajusté un homme.

« Je l'ai cependant blessé », s'écriait-il.

Ainsi que cela est de coutume chez les nomades, le frère et deux amis de Brahim l'avaient accompagné à certaine distance, de façon à lui prêter main forte le cas échéant. Dès le premier coup de feu, ils s'étaient élancés vers lui; et, le voyant grièvement atteint, ils le chargèrent en toute hâte sur les épaules de son frère qui l'emporta. Les amis suivaient en étanchant le sang avec un haïk pour ne pas laisser de traces, évitant aussi les terres

labourées qui pouvaient conserver l'empreinte de leurs pas.

Lorsqu'ils furent arrivés à une certaine distance de leur douar, ils déposèrent le blessé et, silencieusement, apaisant les chiens qui venaient les flairer en grommelant, chacun rentra dans sa tente en rampant.

Un instant après l'un d'eux s'élança au dehors en criant: « Au voleur! »

Aussitôt tout le douar se mit sur pieds. Le frère et les amis de Brahim coururent dans la direction du buisson derrière lequel ils l'avaient déposé et, au hasard, ils tirèrent quelques coups de fusil en l'air.

« Vite! vite! de ce côté », crièrent-ils aux gens du douar. « Les voleurs ont blessé Brahim. Ils ont tiré sur lui en s'enfuyant. Au secours! »

On s'empressa autour du blessé, qui fut porté dans sa tente; les femmes l'entourèrent en poussant des cris lamentables: pendant que les plus hardis fouillaient la broussaille... bien inutilement comme vous pensez.

Cette sanglante comédie devait masquer l'escapade amoureuse si tristement close par le fusil d'Ali. Apprenant qu'il y avait un blessé dans le douar voisin, Ali aurait pu dire: « C'est mon homme; c'est celui que j'ai touché; c'est mon voleur. »

Au douar de Brahim on pouvait répondre: « Les voleurs ont attaqué les deux douars. A celui d'Ali un voleur a pu être atteint; Mais chez nous les voleurs ont blessé un des nôtres. »

Aïcha, qui avait eu vent de l'intrigue de Khadidja, ne s'y était pas trompée.

Elle lui dit brutalement:

« Tu sais, le blessé d'hier soir, à la fontaine? C'est Brahim. »

— Que m'importe », répondit Khadidja avec le plus grand calme.

Ahmed ajouta sous forme de commentaire:

« Chez nos femmes arabes, l'amour est fait d'orgueil et de vanité; et ce qu'elles peuvent ressentir pour un homme s'envole comme la fumée d'une cigarette, aussitôt que le dépit entre dans leur cœur. »

Puis Ahmed reprit son récit:

Aïcha crut l'occasion bonne pour discréditer Khadidja auprès du maître de la tente et pour y reprendre enfin la première place.

Elle mit tout en œuvre: Allusions, dénonciations, griefs articulés par ses parents à elle.

De son côté, Khadidja, désillusionnée par l'aventure, se reprit à aimer son mari.

Un véritable duel d'influence s'établit alors entre les deux femmes.

Aïcha accumulant preuves sur preuves; Khadidja bouchant les yeux du mari à force de tendresse et de prévenances.

Lassé par les dénonciations d'Aïcha, Ali finit par s'emporter, et, un beau jour, il lui administra une violente correction.

C'en était trop.

Impuissante, malmenée, vaincue par sa rivale, Aïcha s'en fut chez une vieille entremetteuse de Mraier, dès que le douar se fut rapproché de cette oasis.



BRAHIM PASSA DEVANT ELLE SANS S'ARRÊTER (p. 154).

« Vieille! Fille du péché! Tous mes bijoux, toutes les pièces d'or et d'argent enfouies dans ma cachette pour une pincée de ce poison lent qui conduit insensiblement, mais sûrement, l'homme à la tombe; et qui, avant de le faire mourir, le réduit à l'impuissance et à l'état d'enfant. Il faut que le misérable me paie tout ce qu'il m'a fait souffrir avec cette Khadidja de malheur... qu'Allah la maudisse. »

Et elle conta ses peines et ses haines à la vieille sorcière.

« Allah soit loué, » s'écria la vieille avec un ricanement féroce. « Moi aussi j'ai souffert, et cruellement souffert, par ces hommes maudits! Ils m'ont torturée tout comme Ali te torture. Aussi chaque fois que je puis leur jouer un mauvais tour en vengeance une de leurs victimes, c'est comme si le miel coulait dans mes veines, comme si j'entrevois le paradis! »

Le marché conclu, Aïcha emporta le poison.

« Surtout », lui dit la vieille au moment où elle sortait du bouge, « surtout ne lui en donne pas trop. Une toute petite pincée chaque jour dans son café. »

..

Souriante, prenant des airs soumis, Aïcha, inflexible, offrait chaque jour, à son époux et maître, le « mauvais café ».

En peu de temps l'on vit Ali dépérir sans qu'il fût possible d'attribuer ce dépérissement à aucune des maladies connues des Arabes.

Les toubibs (1) furent consultés, qui lui firent subir les traitements les plus extravagants. On lui fit avaler le charbon provenant d'un hérisson calciné dans une marmite chauffée au rouge; on lui mit des pointes de feu; on lui fit de larges brûlures; on lui appliqua des ventouses; on le saigna aux veines du front. Des talba (2) renommés et des marabouts vénérés lui firent avaler délayées dans de l'eau, les cendres d'amulettes infailibles.

Mais, véritable martyr, Ali n'en dépérissait que plus rapidement.

Khadidja multipliait les câlineries les plus provocantes pour le tirer de sa muette torpeur. Elle fut admirable de tendresse et de dévouement pour le malade. Un mois avant sa mort, Ali tomba en enfance. Riant et pleurant d'un rien, ayant perdu toute

énergie, incapable de volonté, sans mémoire, le malheureux se traînait misérablement sur les nattes étendues devant sa tente, au soleil.

Aïcha affecta aussi un grand dévouement et simula une profonde douleur pour masquer son forfait.

Finalement, réduit à l'état de squelette, Ali rendit son dernier soupir. Allah ait son âme!

« Allah ait son âme! » répétèrent les assistants.

..

« Et Khadidja, que devint-elle? » demanda l'un d'eux.

Libre, dit Ahmed, Khadidja assembla ses proches et leur déclara qu'elle entendait jouir pleinement d'un avantage qu'elle avait à peine entrevu... l'indépendance... c'est-à-dire la libre disposition de sa personne. Elle était résolue, ajouta-t-elle, à tirer profit de sa beauté; à revêtir, dans ce but, des habits aux couleurs éclatantes, à couvrir sa tête d'un large turban chargé de chaînettes d'or et de bijoux précieux, à orner sa poitrine de pièces d'or et d'argent lui faisant une cuirasse éblouissante, à chausser des babouches en filali brodés à Msila, bref à vivre de la vie de galanterie du Naïle.

La famille a approuvé une résolution aussi sensée, qui ne pouvait qu'apporter aisance et profit à Khadidja et aux siens: car sa beauté aidant, il semblait hors de doute qu'elle amasserait rapidement une fortune suffisante. Et lorsque, lasse d'une vie de plaisirs et craignant de voir ses traits se faner, elle voudra reprendre la vie régulière, elle n'aura que le choix pour trouver un mari auprès duquel elle pourra vivre heureuse, tranquille et... vertueuse.

..

Les Arabes qui écoutaient Ahmed approuvèrent cette conclusion d'un signe de tête. L'orateur ajouta:

« Et si quelqu'un de vous s'arrête à Touggourth, et va passer une heure dans la maison des danseuses Naila, il y verra la belle Khadidja, que ses camarades ont surnommée « fleur des oasis ».

CHARLES LALLEMAND.

(Illustrations de Ch. Lallemant.)





Général malgré lui

par

Cancrède Martel

CONNAISSEZ-VOUS l'Albaron ?

L'Albaron est un minuscule bourg de Camargue, en Provence, où la vie administrative est représentée par un simple facteur-boîtier relevant d'Arles. Tous les jours, le brave homme s'en va, son énorme bâton à la main, chercher les lettres au bureau de poste ; puis, le soir venu, sa dernière distribution faite, on le voit reparaitre au village, calme, impassible, fumant de grandes pipes à petits coups, et les jambes serrées dans de fortes guêtres d'un cuir fauve et reluisant.

Sept ou huit maisonnettes accroupies en plaine, un *mas* entouré de figuiers : voilà l'Albaron proprement dit. Mais au loin, en filant du côté du Rhône, il y a un château superbe, *qu'ès au coumte*, comme disent les braves gens du pays.

Il y a de cela pas mal de temps, non loin de l'Albaron, un nommé Romain Mathieu gardait les chevaux sauvages ; et, mi-braconnier, mi-valet, coulait dans ce pays bizarre et ensoleillé des jours tramés d'or et de soie. Aux ferrades, Mathieu brillait par son adresse ; nul ne s'entendait mieux que lui à marquer un taureau ou à dompter un poulain rétif.

Au demeurant, un des cerveaux les plus obtus du pays. Bon diable en somme, simplet et rustique, se tenant bien en selle, mais fort embarrassé de sa personne quand on l'appelait en témoignage chez le juge de paix, à la suite de quelque peccadille. Ces jours-là, le soleil et trois ou quatre pichets de vin sec aidant, Mathieu perdait la tête. Rien qu'à voir le greffier, le grand Christ en bois du prétoire et, par-dessus tout, le vieux père Gantheaume dans sa belle robe de juge, le pauvre gars battait la campagne. On le renvoyait les trois quarts du temps comme idiot, — *illettré*, écrivait le greffier, afin de ne fâcher personne.

Un jour, une révolution se produisit dans la vie du gardien de chevaux camarguais. Il devint brusquement quelqu'un.

Comme il venait de s'allonger paresseusement sur la route, fatigué du pourchas de ses bêtes et en train de fumer sa pipe au bon soleil, Mathieu vit venir à lui un grand gaillard en blouse bleue, qui paraissait courber l'échine sous le poids d'un énorme fardeau.

Mathieu leva la tête, curieusement.

D'abord, il eut peur ! Puis il se calma, en jetant les yeux sur son bon trident de fer, — quelque chose comme la marque distinctive des gardiens et des pâtres de Camargue. Cependant, l'homme avançait à petits pas. Il fut bientôt auprès de Mathieu. D'un geste brusque, il se débarrassa de son fardeau, jura, sacra, tempêta contre le soleil, et, jetant sa casquette noire par terre, il fit entendre enfin la vieille exclamation languedocienne : *Chavals !*

L'inconnu était un porte-balle, un de ces colporteurs finauds et tenaces qui fleurissent non loin des bords de la Garonne, et dans les âpres régions de la Montagne-Noire et du Carcassez. Mais au lieu des foulards, des mouchoirs traditionnels, au lieu des grosses chemises de toile, des bas bleus pour servantes de ferme, il portait, ce jour-là, un chargement complet de fortes bottes de marais, qu'il destinait en imagination aux chasseurs de macreuses et aux riches *meinagiers* de la contrée.

Mathieu ébaucha un semblant de sourire à l'adresse du colporteur. Celui-ci ouvrit sa pacotille, vanta sa marchandise avec des hyperboles féroces. Bref, comme dirait Victor Hugo, le chaussetier et le malin-greux, le colporteur et le camarguais se mirent à causer. Quelques instants après, le porte-balle était parti et Mathieu rentrait à l'Albaron. Mais, cette fois, il était chaussé d'une superbe paire de bottes, des bottes prolixes, altièrès, gigantesques, des bottes d'officier de chasseurs d'Afrique en campagne, — de ces bottes, enfin, qui vous attirent la considération, le respect, le dévouement : une vraie paire de bottes d'homme riche !



Le gars, trouvant ces vastes chaussures à son gré, s'empressa d'y ajuster les deux tiges de fer qui lui servaient d'éperons. Et quand il revint au village, ce fut du délire, de la frénésie : le garçon du cabaret leva les bras au ciel ; le tambourinaire, Miù, vint à lui en le saluant jusqu'à terre ; la grosse Madon lui sourit ! Tous les garçonnets du pays accoururent, se montrant du doigt l'heureux gardien, qui, pour la bagatelle de dix francs, s'était payé ces bottes apocalyptiques.

Et les propos allaient bon train :

- « *Qué* paire de bottes !
- Oh ! de ce Mathieu... qui l'aurait dit !
- Mathieu, il a des bottes comme un *général* ! »



Des bottes comme un général !

Le sort en était jeté. Le mot juste était trouvé, la situation nettement définie. Mathieu avait des bottes, — comme un *général*. Cette simple sentence, murmurée par le vieux Blaise, Blaise des Prunes, venait d'étiqueter pour toujours la destinée du gars de Camargue. Tout le monde le cria sur les toits : fermiers, métayers, gens des *mas*, valets de labour et d'écurie, maîtresses et servantes ne s'abandonnèrent plus qu'en chantant les louanges du bienheureux Mathieu. Et, jusqu'au soir, dans ce petit trou de l'Albaron, autour de la grande table du cercle, comme aussi sur le seuil des portes, cent cinquante gosiers provençaux répétèrent frénétiquement, avec des intonations de fakirs ou de derviches tourneurs :

« Des bottes comme un *général* ! »

Il maigrit. Ses bottes s'écoulèrent, finirent par s'user.

Mais le surnom de *général* lui était resté. Rien ne put empêcher le village de lui donner ce grade, gagné si rapidement, à si peu de frais. Mathieu n'en continua pas moins à ferrer ses taureaux, à pourchasser ses chevaux. Le matin, il se taillait de superbes chateaux de pain qu'il mangeait tout au fond de la plaine ; le soir, il rentrait au logis, mélancolique, songeur, n'ayant plus ses belles bottes de marais, mais entendant toujours ronfler à ses oreilles ce refrain obstiné : « Voici le général ! »

Tant de gloire ne pouvait déridier le rustre. Mais bientôt le châtelain des environs le prit à son service, et Romain Mathieu consentit à montrer de nouveau sa tête d'homme heureux.

Les malins ne manquèrent pas d'attribuer cette enviable faveur aux bottes depuis longtemps disparues, mais cependant demeurées légendaires dans les souvenirs des Albaronnais. Le respect de la vérité m'oblige à dire que M. le comte avait été simplement guidé dans son choix par la solide probité de Mathieu.

Avec le temps, le châtelain arriva presque à équilibrer la naïve cervelle de ce villageois craintif. Il en fit une façon d'intendant, un « monsieur » portant veste de cadis roux et *taillole* cramoisie, occupé à surveiller journaliers, jardiniers, bergers, valets de charrue.

Puis, quand nombre d'années eurent coulé, que la camarade lui ferma les yeux, le comte, qui n'avait pas d'enfants, légua vingt mille francs de rente à Mathieu, « voulant, disait-il, récompenser dignement trente ans de dévouement à ses intérêts et à sa personne. »

Ce que les vieux amis de l'Albaron en dirent, je ne vous le raconterai pas, mais je vous le laisse à penser. Jean des Nêfles et Blaise des Prunes en faillirent devenir muets, et la merveilleuse aventure étonna pour longtemps la ville d'Arles, où cependant, depuis la construction des Arènes, on avait pris l'habitude de ne plus s'étonner de rien.

Qu'allait-il faire de tant d'argent ? Vingt ans auparavant, il eût été fort embarrassé d'une telle aubaine ; maintenant il connaissait à peu près le rôle du métal dans la vie moderne. Le comte l'avait initié, peu à peu, aux choses de la propriété et de la rente. On lui avait démontré l'utilité des notaires et la nécessité d'avoir des banquiers. Mathieu comprit.

Le mieux pour lui était d'abandonner sa Camargue, de dire adieu aux flamants roses, aux hérons pourprés, aux ibis, aux bécassines dema-raï ; de quitter pour toujours ses taureaux à sang sarrasin, ses chevaux sauvages, les allées du parc



seigneurial et les grands bois de figuiers devant lesquels, le dimanche, fillettes et tambourinaires se mettent en rang pour la farandole. Il prit donc avec lui, pour le servir, deux ou trois garçonsnet qu'il éleva à la dignité de valets de chambre ; puis, un beau matin, le portefeuille farci de titres et de billets de banque. M. Mathieu monta en wagon, à la gare d'Arles, au grand ébahissement des bons provençaux qui n'avaient point oublié son histoire... Et le train fila vers Paris !

En pleine nuit, on s'arrêta sous un immense hangar, plein de bruit, de cris et de fumée, sillonné d'employés à casquette galonnée, d'hommes d'équipe affairés et surmenés de besogne. Paris ! c'était Paris ! Le *général* éprouva d'abord quelque étonnement. Il se remit bientôt de son émotion, et s'enterma dans un fiacre avec ses domestiques.

Huit jours après, il avait loué un petit hôtel aux Batignolles, un tout petit hôtel discret, une de ces demeures privilégiées comme Paris en cache tant dans ses quartiers excentriques : nids d'amoureux parfois et, parfois aussi, refuges de vieux militaires ; mais, le plus souvent, retraites propices aux rentiers mélancoliques ou peu disposés à mener ce que nous appelons sur l'asphalte « la grande vie ».

L'âge étant arrivé, M. Mathieu se transforma. Il prit un peu de ventre, laissa pousser en pointe sa barbe grise, affecta une certaine raideur bonne enfant dans sa démarche, et boutonna méthodiquement ses pardessus fourrés et opulents. Avec cela, notez bien qu'il ne sortait jamais sans canne. Sa bouchère, une

vraie parisienne pourtant, lui trouvait l'air d'un *chinois riche* ; mais la fruitière du coin inclinait plutôt à le croire russe. Seul,



un limonadier du boulevard Pereire, chez lequel M. Mathieu prenait un grog tous les samedis, prétendait avoir découvert la véritable nationalité de ce consommateur mystérieux et si farouche qu'on ne l'avait jamais entendu parler qu'une seule fois.

Dans le quartier, on ignorait jusqu'à son nom. Mais, à Paris, les noms ne signifient pas grand-chose et la tête fait tout. Des indiscrets voulurent percer à jour l'incognito de cet homme, et posèrent force questions au facteur et aux domestiques.

Le préposé aux lettres répondit sèchement : « C'est un vieux général » ; quant aux domestiques, ils se bornèrent à glapir, dans un français bizarre et avec un accent terriblement métallique, quelques paroles incohérentes qui ne pouvaient fixer la curiosité publique, mais semblèrent confirmer l'origine étrangère des mystérieux habitants du petit hôtel.

Cependant, le limonadier du boulevard Pereire avait son idée... Un matin qu'il avait vu flâner dans la rue M. Mathieu, en bonnet de loutre et dolman à brandebourgs de soie noire, il déclara solennellement, le même jour, à ses clients, que l'inconnu était à coup sûr « un général polonais, compromis dans



la dernière insurrection et exilé par le tsar pour de hautes raisons politiques. »

A une certaine distance du « boulevard », les parisiens sont

généralement crédules : il n'en fallut pas davantage pour attirer de vives sympathies à M. Mathieu qui, d'ailleurs, en fut reconnaissant à sa manière. Dans le même hiver, il distribua, dit-on, jusqu'à trois mille bons de pain !

Or, il advint que le chancelier d'un quelconque consulat se rendit chez lui, le remercia au nom de son gouvernement et, finalement, lui remit les insignes de je ne sais plus quel ordre. M. Mathieu ne trouva rien à répondre tant que dura l'entrevue. Ce fut par ses inclinaisons de tête, ses saluts courtois, que le chancelier comprit qu'il acceptait. Le ruban était un peu jonquille et un peu garance ; en somme, une jolie harmonie de couleurs. M. Mathieu le piqua à sa boutonnière, allongea et pomada ses moustaches, remplaça sa canne par un stick. Le tout, sans la moindre arrière-pensée. Il avait été, toute sa vie, un admirable cavalier. Il pratiqua de nouveau le cheval, faisant de loin en loin des promenades à Courbevoie et à Suresnes. Il acheta même, d'occasion, un très passable mecklembourgeois.

C'était plus qu'il n'en fallait. Cette fois, l'ancien gardien camarguais, l'ancien intendant du comte de l'Albaron, le *général* de Blaise des Prunes, était définitivement devenu : « le vieux général polonais qui habite depuis si longtemps les Batignolles ».

La guerre vint. Paris assiégé s'emplit de canons, de mitrailleuses, de bataillons de marche. Trochu devint le suprême espoir des Parisiens.

M. Mathieu fut héroïque ; il envoya force secours à la mairie de son arrondissement. Il fut de toutes les souscriptions patriotiques : ambulances, charpies, vareuses pour les mobiles, etc. Les Batignolles l'adoraient plus que jamais.

Lui, mélancolique, taciturne, pensif et doux, s'inclinait devant les éloges, puis recommençait. Le conseiller municipal de son quartier lui fit de nombreuses visites ; il eut même des auto-



graphes des membres du gouvernement. Deux ou trois notables commerçants le signalèrent au maire de Paris, M. Jules Ferry, qui eut à son sujet une idée lumineuse.

« Vous dites qu'il est général ? articula-t-il aux Batignollais influents.

— Général polonais.

— Très bien ! nous allons lui rendre son grade dans l'armée française ».

L'excellent maire tint sa parole. Le lendemain même, à l'issue du conseil, il abordait le gouverneur de Paris.

« Avez-vous des vacances parmi les officiers généraux de Ducrot ?

— Une seule, mon cher maire... une brigade d'infanterie sans titulaire depuis deux jours. »

Très enthousiaste, visiblement emballé, le maire de Paris raconta le cas du « général polonais ». Il y avait là, disait-il, un brave homme, très patriote, très dévoué, une épée et des talents qu'on laissait dormir, etc. Cette éloquence séduisit le gouverneur.

A deux jours de là donc, invité par une missive timbrée d'un cachet bleu, M. Mathieu, fort étonné, se rendait à l'état-major général du gouvernement de Paris. Introduit aussitôt auprès du général Trochu, il recevait de celui-ci l'accolade et voyait déployer devant lui un large vélin : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. *Gouvernement et place de Paris. Nomination au titre auxiliaire d'un officier général...*

Le brave provençal ne revenait pas de sa surprise. Mais le

gouverneur ne laissa pas grandir son étonnement. Il reprit la parole, nerveux et hâtif :

« Le gouvernement a pensé qu'il ne pouvait pas avoir de meilleure façon de vous témoigner, *mon cher général*, ses sympathies et sa reconnaissance... La France a besoin du concours de tous ceux qui l'aiment. Le moment est venu pour vous de la remercier de son hospitalité si discrète et si généreuse. Vous acceptez, n'est-ce pas ? Ducrot sera enchanté de vous avoir... »

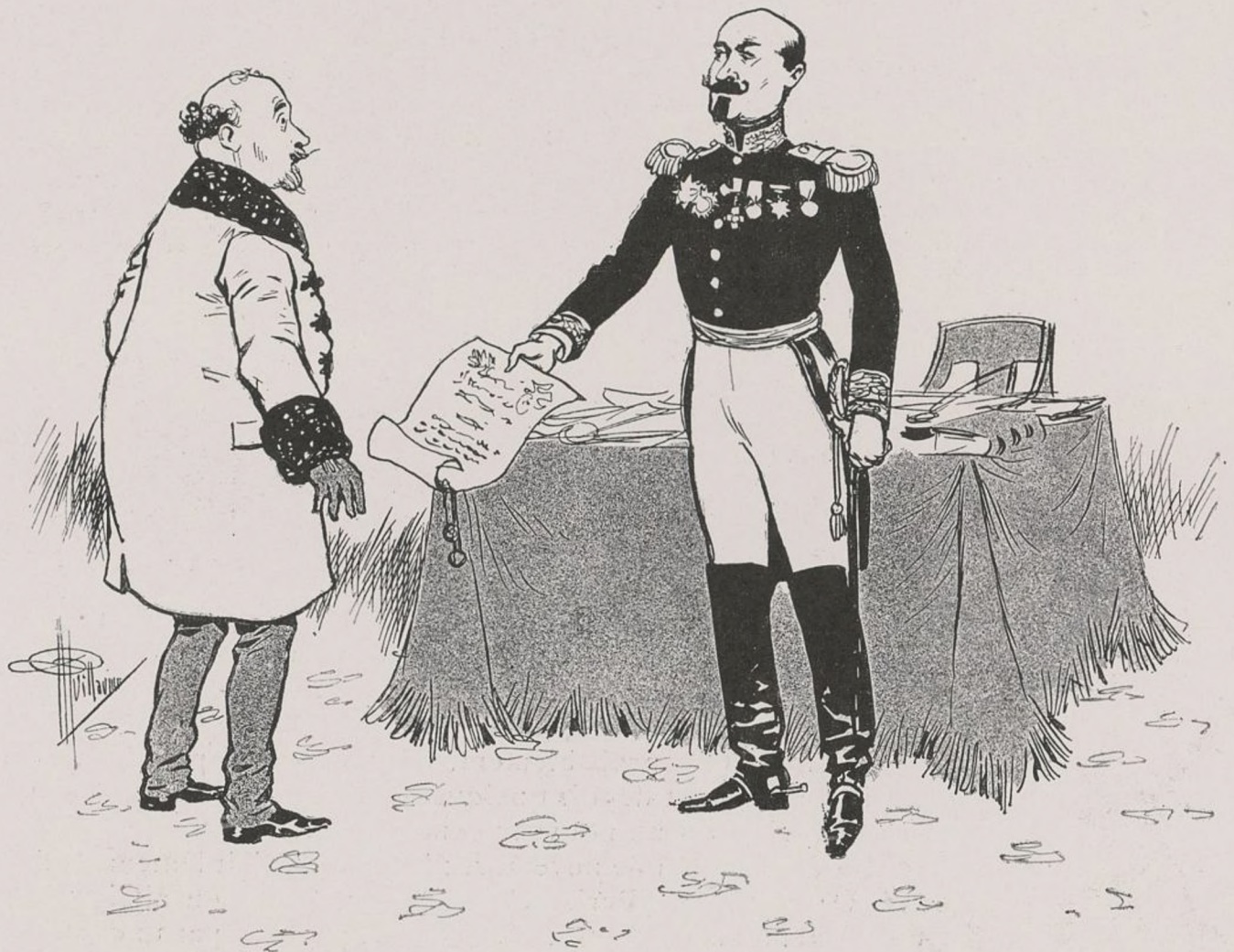
M. Mathieu, de plus en plus étonné, esquissa un imperceptible mouvement de tête.

« A la bonne heure ! Votre nom, mon cher général ? »

M. Mathieu était ému. Il perdit un peu le sentiment exact de ce qui se passait. Cependant, ô miracle ! il sortit de son mutisme et, de son meilleur accent camarguais, — un accent qu'il refoulait en lui depuis dix ans, — il laissa tomber ces quelques simples syllabes, qui sifflèrent comme un coup de fouet dans le silence du cabinet :

« Mon nom ? Romain Mathieu, dit *Pétouro*.

— Mathieu !... Mathieu ?... Mathiewski, sans doute ? » Observa obligeamment M. Trochu.



Mais l'autre souriait largement, en bon enfant :

« Non... non, Mathieu, Romain Mathieu... »

Le gouverneur de Paris demeura silencieux pendant quelques instants. Quel combat se livrait en lui ? Brusquement, par un reste d'habitude bretonne, s'étant frappé le front, il se mit à sourire :

« Ah ! très bien, général, je sais ce que c'est... c'est la déplorable révocation de l'édit de Nantes ! Votre famille est d'origine française. Mathieu, c'est bien cela. Mathieu, parbleu ! Nous avons des Mathieu même dans le Morbihan. Vous nous êtes doublement cher ! »

Et d'un coup de plume fiévreux, le gouverneur compléta et signa la lettre de service de son subordonné.

L'habitant des Batignolles salua, complètement rasséréné, car il croyait avoir échappé à quelque grand danger. Il prit la main du gouverneur et aussi le papier que celui-ci lui tendait en souriant.

« Au revoir, mon cher général, et bonne chance ! »

Dans le petit hôtel des Batignolles, on l'attendait. Le conseiller municipal exultait.

C'était un gros épicier retiré, bonhomme ventru, rougeaud, aux vastes paroles et aux gestes larges, qu'une contravention de police, injustement appliquée selon lui, avait jeté dans l'opposition. Depuis, il n'avait pas cessé de monter la tête aux gens de son quartier. Il allait, de boutique en boutique, expliquant au limonadier d'en face et au chapelier du coin, la nécessité « d'opérer des réformes et de donner satisfaction aux légitimes aspirations des masses ». Cette innocente distraction lui avait valu son mandat municipal.

Debout, bien en face de Mathieu, il l'apostropha gentiment tout de suite : — « Eh bien ! que vous avais-je dit ? Quel homme, ce Trochu ! Ah ! mon cher général, vous allez l'avoir enfin l'occasion de servir la patrie française ! » Et comme Romain Mathieu paraissait insensible à un tel honneur, le conseiller des Batignolles conclut en ces termes flamboyants :

« Vous aimez la poudre, vous aimez la guerre, vous étiez des faucheurs de Varsovie et des hussards de Kociusko, la guerre vous est rendue. Vous rentrez dans votre élément ! »

Fort obligeamment, on se mit à sa disposition pour abréger certains détails : l'achat de l'uniforme, de l'épée, du manteau, etc. Deux jours après, M. Mathieu était complètement équipé.



Le conseiller municipal, homme zélé, avait procédé à sa toilette militaire. Sur le coup de neuf heures du matin, on le mit en fiacre. Lui, toujours étonné, souriait dans sa bonne barbe grise.

Il s'imaginait probablement, dans cette vie paradoxale que Paris lui imposait depuis quelque temps, être le délégué de son quartier auprès d'un nouveau comité de bienfaisance.

On était à la fin de novembre ; le fiacre roulait lentement dans les rues mornes de Paris. Un peu avant midi, on atteignait les cantonnements de Ducrot. Ce dernier, prévenu par une estafette du gouverneur, fit le meilleur accueil au nouveau brigadier.

« Je suis bien heureux de vous avoir. On m'a tant parlé de vous, *mon cher général* ! Nous nous battons probablement demain. J'aurai le grand honneur de vous faire partager notre déjeuner avant que vous preniez possession de votre commandement. »

Il déjeuna, un peu gêné peut-être au milieu des dolmans, des croix, des plaques, des gros ventres qui l'entouraient. Mais il avait laissé la meilleure impression ! Même, un petit, court, trapu, portant un képi à trois étoiles et paraissant se perdre dans ses bottes, lui serra la main à plusieurs reprises, ne trouvant que ces mots pour exprimer son émotion :

« Le noble pays de Pologne ! »

Deux jeunes gens en pelisse l'attendaient respectueusement. On les lui présenta comme étant ses officiers d'ordonnance. Il

salua, — la suprême ressource des gens réservés, — et l'on partit.

Sa brigade, il faut le dire, était superbe. Le régiment de marche, quoique un peu éreinté, — aujourd'hui on dirait *vanné*, — ne demandait qu'à marcher ; il y avait aussi trois bataillons de mobiles pleins d'entrain... M. Mathieu devint sombre en apercevant ses troupes. Les officiers d'ordonnance causèrent alors avec lui, parlant mouvement, campement, tirailleurs, soutiens, avancées, etc. Les deux colonels ne paraissaient point tenir à la dis-



cussion. Et alors... on campa, on marcha, on fit la soupe, on se battit même ; on fit, en un mot, ce que faisait en ce temps-là une brigade d'infanterie de l'armée de Ducrot.

Le général Mathieu était sympathique à tous. Un peu silencieux, sans doute ; mais on avait tellement pris l'habitude de dire, dans les rangs : « Ce lapin-là a dû en voir de dures en Pologne ! » qu'au bout d'un mois nul ne s'avisait plus de faire allusion à cette orgie de taciturnité. Le siège fini, la paix signée, M. Mathieu, toujours impassible, rentra dans son petit hôtel des Batignolles.

Le brave homme s'était, de l'aveu de tous, admirablement comporté. Mais il a suspendu, dit-on, toute espèce de relations avec le conseiller municipal de son quartier et lui fait défendre sa porte. Pourquoi ? Lui seul pourrait nous le dire.

Pendant de longs mois, tous les soirs, après le dîner desservi, les domestiques de M. Mathieu, vieux et maniaques comme lui, ont tenté d'arracher à leur maître quelque récit de sa campagne. Bien souvent, et comme par hasard, ils laissaient traîner sur un meuble l'épée d'ordonnance achetée en novembre 1870. Mais le vieux a toujours éventé la ruse, n'est pas sorti de son mutisme. Nul ne connaîtra jamais, j'en ai grand peur, les secrètes pensées stratégiques de ce Jomini d'occasion.

Le *général* approche aujourd'hui de ses quatre-vingts ans, traîne la jambe, ayant des rhumatismes. Le ruban de sa boutonnière est rouge. On le rencontre quelquefois, de cinq à six heures, dans un café du boulevard Montmartre. Il prend maintenant de l'absinthe, et contemple en rêvant les garçons qui le servent, sans jamais leur dire un seul mot.

TANCRÈDE MARTEL.

(Illustrations de Albert Guillaume.)

